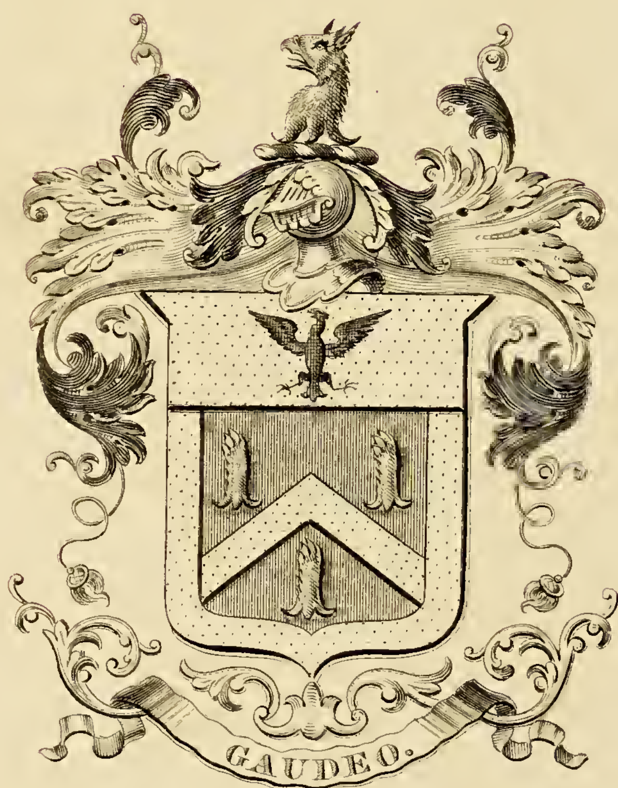

GAUDEO.

Voyage
de
[illegible]

VOYAGES,
RELATIONS ET MÉMOIRES
ORIGINAUX
POUR SERVIR A L'HISTOIRE DE LA DÉCOUVERTE
DE L'AMÉRIQUE.

PUBLIÉS POUR LA PREMIÈRE FOIS EN FRANÇAIS,

PAR H. TERNAUX-COMPANS.



HISTOIRE VÉRITABLE
D'UN VOYAGE CURIEUX,
FAIT
PAR ULRICH SCHMIDEL DE STRAUBING.

NUREMBERG. — 1599.



Paris.

ARTHUS BERTRAND, LIBRAIRE-ÉDITEUR,
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ DE GÉOGRAPHIE DE PARIS,
RUE HAUTEFEUILLE, N° 23.

M. DCCC XXXVII.

HISTOIRE VÉRITABLE

D'UN

VOYAGE CURIEUX,

FAIT PAR ULRICH SCHMIDEL DE STRAUBING,

DANS L'AMÉRIQUE OU LE NOUVEAU MONDE,

LE BRÉSIL, ET LE RIO DE LA PLATA, DEPUIS L'ANNÉE 1534, JUSQU'EN 1554.

Où l'on verra tout ce qu'il a souffert pendant ces dix-neuf ans,

ET LA DESCRIPTION

PAYS ET DES PEUPLES EXTRAORDINAIRES QU'IL A VISITÉS.

OUVRAGE ÉCRIT PAR LUI-MÊME,

ET PUPLIÉ DE NOUVEAU

APRÈS CORRECTIONS DES NOMS DE VILLES, DE PAYS ET DE RIVIÈRES,

PAR LEVINUS HULSIUS.



NUREMBERG.

AUX FRAIS DE LEVINUS HULSIUS.

1599

PRÉFACE.

Cette Relation parut pour la première fois à Francfort en 1567, à la suite d'une traduction allemande de Cadamosto. Levinus Hulsius, libraire de Nuremberg, l'inséra ensuite dans sa collection de voyages en vingt-six volumes in-octavo : elle en forme la qua-

trième partie réimprimée plusieurs fois depuis ; mais la première édition qui est de 1599 est beaucoup plus complète que les autres. Les éditeurs s'étant permis plusieurs retranchements, Hulsius publia aussi à la même époque une traduction latine de ce livre, sous le titre de : *Vera historia admirandæ cujusdam navigationis*, *quam Huldericus Schmidel Straubingensis ab anno* 1534, *usque ad annum* 1554 *in Americam vel novum mundum*, *juxta Brasiliam et Rio della Plata*, *confecit*, etc., *ab ipso Schmidelio germanicè descripta* : *nunc vero*, etc., *in hanc formam reducta*. Les noms propres du texte original étaient altérés de la manière la plus méconnaissable : Hulsius les rectifia en partie; mais il laissa subsister un grand nombre d'erreurs que j'ai corrigées de mon mieux, en ayant soin cependant d'en prévenir cha-

que fois par une note, ou bien en restituant la véritable orthographe entre parenthèses, quand il s'agit de noms espagnols. Lorsque ce sont des noms indiens, n'ayant pas de documents assez positifs, je les ai conservés comme ils sont écrits par l'auteur. Cette Relation fut aussi traduite en latin par Gotthard Artus de Dantzik : elle forme la septième partie de la collection connue sous le nom de *Grands voyages*. Cette version, faite probablement sur la première édition allemande, est beaucoup moins correcte que celle d'Hulsius.

Je vais rappeler en peu de mots quelles furent les expéditions qui précédèrent le voyage d'Ulrich Schmidel.

Le Rio de la Plata fut découvert en 1515 par Juan Diaz de Solis, qui y périt misérablement, massacré par les Indiens. Loaisa, Magellan, et quelques autres aventuriers es-

pagnols, portugais et génois le visitèrent successivement (1), mais Sébastien Cabot fut le premier qui en 1526 tenta d'y former un établissement durable. Ce navigateur pénétra très-avant dans ce fleuve auquel Solis avait donné son nom, et qui prit plus tard celui de Rio de la Plata ou rivière de l'Argent, parce que suivant Herrera c'est de là que l'on apporta le premier argent d'Amérique en Espagne. Cabot avait remonté assez loin la rivière du Paraguai, et même il n'avait été arrêté que par la crainte d'empiéter sur les possessions portugaises.

Après cinq ans de séjour dans ce pays, ayant perdu beaucoup de monde dans divers combats contre les Indiens, Cabot se décida à retourner en Europe pour demander

(1) Quant à la découverte du Brésil, voyez la préface de l'Histoire de la province de Sancta-Cruz, qui forme le second volume de cette collection.

des renforts. Il rendit un compte si avantageux de cette province, que don Pèdre de Mendoce en sollicita le gouvernement, qu'il obtint à la condition d'y transporter mille hommes et cent chevaux, et d'y construire trois forteresses.

Ulrich Schmidel, auteur de la Relation que nous publions aujourd'hui, faisait partie de cette expédition. Je n'ai pu recueillir sur lui que les renseignements qu'il nous fournit dans le récit de ses voyages. Il n'était probablement que simple soldat ; au moins aucun passage de son livre ne nous apprend qu'il ait jamais exercé de commandement. Schmidel avait peu d'instruction ; cependant il ne manquait pas de bon sens, et sa narration porte un grand caractère de vérité. Il ne faut pas y chercher des considérations d' un ordre élevé : ce ne sont que les

mémoires d'un vieux soldat, qui de retour dans ses foyers raconte simplement et sans exagération ce qui lui est arrivé.

Nous croyons devoir prévenir le lecteur que, pour tirer un véritable profit de cet ouvrage, il est bon de le comparer continuellement avec les commentaires d'Alvar Nuñez Cabeça de Vaca, qui paraîtront immédiatement après ce volume

PRÉFACE

D'ULRICH SCHMIDEL.

L'AN 1534 de l'incarnation de notre seigneur et rédempteur Jésus-Christ, moi Ulrich Schmidel de Straubing, je m'embarquai à Anvers, et depuis j'ai parcouru l'Espagne, les Indes et différentes îles, non sans courir quelques dangers. Je vais raconter le plus brièvement possible ce qui nous est arrivé à mes compagnons et à moi pendant tout ce voyage qui dura depuis 1534 jusqu'en 1554, époque à laquelle, grâce à la protection de Dieu tout-puissant, je rentrai dans ma patrie.

LEVINUS HULSIUS

AU LECTEUR BÉNÉVOLE.

AVERTISSEMENT NÉCESSAIRE.

—

Le voyage d'Ulrich Schmidel a déjà paru, il est vrai, en langue allemande, dans la ville de Francfort sur le Mein (1). Cependant, j'ai fait

(1) Dans un recueil de voyages, imprimé en 1567 chez Martin Lechler, sous le titre de *Wahrhaftige Beschreibung aller*

dernièrement l'acquisition d'un manuscrit de cet ouvrage, qui me paraît être l'original. Il est orné du portrait de l'auteur et de beaucoup d'autres dessins. Je l'ai lu avec le plus grand soin, et je l'ai comparé avec l'exemplaire imprimé. J'ai fait des recherches pour vérifier l'exactitude des noms de lieux cités dans ce livre, et j'en ai trouvé un grand nombre, soit sur les cartes géographiques, soit dans les ouvrages de divers historiens. Mais il y en a beaucoup d'autres qui n'ont encore été cités par personne, et dont il n'est fait mention dans les écrits d'aucun géographe. Cela vient sans doute de ce que cette admirable relation n'a encore été publiée qu'en allemand, et avec tant de négligences et d'incorrections, qu'il est presque impossible de trouver sur les

und mancherley sorgfältigen schiffahrten, *auch viler* (sic) *unbekandten erfudnen Landschaften* (*Voyez* Bibliothèque américaine, n° 106).

cartes les endroits dont il est question; par exemple, au lieu de *Ténériffe*, *Gomera* et *Palma*, qui sont trois îles des Canaries, on lit dans l'édition imprimée *Demerieffe Rumero* et *Palman*; pour *Santiago*, qui est une des îles du Cap Verd, *Sancto Ango*; pour *Mexico*, *Mechseckheim* : don Pèdre de Mendoce, général en chef de l'armée, est appelé *Pierre Machossan* : tout le livre est rempli de bévues de ce genre. M'étant donc consulté, j'ai pensé qu'il était nécessaire de corriger ces nombreuses erreurs et de rétablir cette relation dans sa première forme, sans pourtant y rien changer; car elle s'accorde en tout point avec les historiens espagnols, italiens et français.

Thevet, dans sa Cosmographie, parle de l'expédition dont Schmidel fit partie. Fr. Lopez de Gomara, dans son Histoire des In-

des occidentales, seconde partie, chapitre 89, rapporte qu'en 1534 don Pèdre de Mendoce, sous les ordres duquel servait Ulrich Schmidel, arriva au Rio de la Plata avec douze vaisseaux, qui portaient deux mille soldats; et qu'en 1541 le capitaine Alvar Nuñez, Cabeça de Vaca, y fut envoyé par sa majesté impériale, à la tête de quatre cents fantassins et de quarante-six cavaliers. Le même auteur ajoute que les Espagnols fondèrent dans ce pays une ville (l'Assomption sans doute), de près de deux mille maisons, à une distance de quatre cents milles de la mer; qu'ils remontèrent une grande rivière jusqu'aux montagnes d'argent de Potosi, et qu'ils arrivèrent même au Pérou.

Gomara ne dit ni quand ni comment cette expédition fut entreprise; mais notre auteur, qui en faisait partie, la décrit avec le plus grand détail, et indique avec soin les distances et le

chemin qu'on parcourait chaque jour. Il a soin de remarquer aussi les noms des fleuves et des pays.

Après avoir consulté les auteurs, leurs cartes de géographie et d'autres encore, j'ai dressé celle que je place ici pour faire plaisir aux amateurs ; car il est certain que les cartes sont la lumière et l'œil de l'histoire. J'ai corrigé et rétabli les noms des pays, des fleuves et des villes dont il est fait mention dans cet ouvrage. Je l'ai divisé par chapitres, en ajoutant quelques explications qui m'ont paru nécessaires. J'y ai joint le portrait de l'auteur, que j'ai trouvé dans le manuscrit, et plusieurs autres gravures, pour orner davantage cette admirable histoire (1). L'auteur me pa-

(1) Je ne reproduis ni la carte ni les planches, parce que la première n'offre aujourd'hui aucun intérêt, et que les autres m'ont paru plutôt le fruit de l'imagination de l'artiste que la copie de dessins exécutés sur les lieux. (*Note de l'éditeur français.*)

raît digne de cet honneur, après avoir fait un voyage si admirable et si périlleux, et mis fin à des entreprises si extraordinaires.

J'ai appris dans d'autres ouvrages que ce fut Améric Vespuce qui, étant au service du roi de Portugal, découvrit en 1501 le Rio de la Plata, et donna aux sept îles des pierres précieuses le nom qu'elles portent aujourd'hui. Il crut avoir trouvé le passage qu'il cherchait pour se rendre aux Moluques, et remonta le fleuve à une assez grande distance, mais sans rien faire de remarquable.

Jean de Solis entra en 1512 dans la même rivière, qu'il nomma Rio de la Plata (fleuve de l'Argent). Il voulait tenter une nouvelle expédition, lorsque les Indiens le massacrèrent près du cap Sainte-Marie, avec cinquante autres chrétiens.

En 1525, Sébastien Gabato (*Cabot*), pénétra aussi dans ce fleuve, mais il retourna en Espagne sans avoir obtenu aucun résultat important.

Je supplie donc le lecteur, ami de la navigation, d'accueillir favorablement mon travail, et de me tenir compte des peines et des dépenses qu'il m'a occasionnées.

Adieu !

CHAPITRE PREMIER.

—

Navigation d'Anvers en Espagne.

L'an 1534, je m'embarquai à Anvers pour l'Espagne : quinze jours après j'arrivai à Cadix. La distance par mer de ce port à Anvers est de quatre cent quatre-vingts milles. Je vis à Cadix, sur le bord de la mer, une baleine qui avait trente-cinq pas de long,

et dont la graisse suffit pour remplir trente tonneaux.

Il y avait dans le port quatorze grands vaisseaux bien pourvus d'armes et de provisions, qui devaient bientôt mettre à la voile pour le *Rio de la Plata*, dans les Indes, et y porter deux mille cinq cents Espagnols, cent cinquante Allemands de la haute Allemagne, des Hollandais et quelques Saxons. Cette expédition avait pour chef don Pèdre de Mendoce (1).

L'un de ces vaisseaux appartenait à Sébastien Neudhart et à Jacques Welser de Nu-

(1) Martin del Barco, dans un poëme intitulé *la Argentina* (Lisboa Pedro Craesbeck, 1602, in-4°), qui n'est qu'une chronique en vers, donne sur Pedro de Mendoça et son expédition, qu'il raconte dans le IVe chant, les mêmes détails que Schmidel. Il nous apprend, en outre, que Mendoça avait fait partie de l'armée du connétable de Bourbon, et qu'il s'était enrichi au pillage de Rome.

« A don Carlos pedia la Argentina
» Provincia, pretendiendo su memoria
» Levantar en conquista de paganos
» Con dinero robado entre Romanos. »

Il demanda à Charles la province Argentina pour em-

remberg (1), qui envoyaient au Rio de la Plata Henri Peime, leur facteur, avec des marchandises. Je me joignis à lui, ainsi que quelques Allemands et des Hollandais : nous étions tous munis de bonnes arquebuses et d'excellentes armes. Nous partîmes avec le reste de la flotte, et le lendemain nous nous arrêtâmes à un endroit nommé S.-Lucar, situé à environ vingt milles de Séville. Nous y fûmes retenus plusieurs jours par le mauvais temps.

ployer l'argent qu'il avait volé aux Romains à illustrer sa mémoire par des conquêtes sur les païens.

(1) Un des Welser dont il est question dans la relation de Nicolas Federmann. Voyez la préface du 1er volume de de cette collection. Il y est aussi question de Henri Peime.

CHAPITRE II.

—

Voyage d'Espagne aux îles Canaries.

Nous partîmes de S.-Lucar de Barraméda le 1er septembre, et nous arrivâmes à trois îles situées à peu de distance l'une de l'autre; la première se nomme *Ténériffe*, la seconde *Gomera*, la troisième *Palma*. Elles sont à environ deux cents milles de S.-Lucar. La flotte

se divisa dans cet archipel. Les îles Canaries appartiennent à sa majesté impériale : des Espagnols s'y sont établis avec leur famille : ils fabriquent beaucoup de sucre. Nous entrâmes avec trois vaisseaux dans le port de Palma, où nous restâmes environ quatre semaines pour faire de nouvelles provisions : puis le capitaine don Pèdre de Mendoce, qui était à l'ancre à huit ou neuf milles de nous, donna l'ordre d'appareiller.

Nous avions à notre bord un cousin de notre chef, don George de Mendoce. Cet homme devint amoureux de la fille d'un bourgeois de Palma. Voyant qu'il fallait la quitter, il se fit mettre à terre, lui et douze de ses camarades, enleva la jeune fille et l'embarqua avec sa servante, leurs vêtements, leurs bijoux et une somme d'argent. Ils parvinrent à entrer sans être aperçus (il était alors près de minuit), de sorte que le capitaine Henri Peime ni personne n'eurent con-

naissance de ce qui s'était passé, excepté la sentinelle, qui seule avait tout vu.

Le lendemain, nous étions déjà éloignés de deux ou trois milles de la terre, lorsqu'une violente tempête nous força de rentrer dans le port que nous venions de quitter.

Quand nous eûmes jeté l'ancre, notre capitaine Henri Peime s'embarqua dans un canot pour se rendre à la ville. Au moment où il allait mettre pied à terre, il aperçut sur le rivage une trentaine d'hommes armés de fusils et de hallebardes qui se disposaient à s'emparer de sa personne. Les prières de ses compagnons le décidèrent à revenir, et il donna l'ordre de virer de bord. Mais cela ne fut pas aussi facile qu'il le croyait, car on se mit à sa poursuite avec quelques canots que l'on tenait tout prêts. Cependant il parvint à se réfugier sur un autre vaisseau qui n'était pas loin de terre.

Ceux qui le poursuivaient voyant qu'il fallait renoncer à s'emparer de lui, firent

aussitôt sonner le tocsin, et amenèrent sur le rivage deux pièces d'artillerie, dont ils firent quatre décharges sur notre bâtiment.

Le premier boulet brisa un grand vase de terre de la contenance d'environ cinq ou six seaux, qui se trouvait sur l'arrière du vaisseau, et qu'on venait de remplir d'eau ; le second renversa notre mât d'artimon ; le troisième frappa la coque du navire, y fit une large voie d'eau et nous tua un homme ; le quatrième ne nous atteignit pas. Il y avait à l'ancre, près de nous, un vaisseau destiné pour Mexico, dans la Nouvelle-Espagne, et dont le capitaine se trouvait à terre avec cent cinquante hommes. Quand il eut appris le sujet de la querelle, il fit tous ses efforts pour rétablir la paix entre nous et les habitants. Ceux-ci consentirent enfin à s'apaiser, à condition qu'on leur livrerait George de Mendoce, ainsi que la jeune fille et la servante qu'il avait enlevées.

Le capitaine vint donc à notre bord avec

notre commandant, le gouverneur et le juge de la ville. Ils voulurent s'emparer de George Mendoce et de sa maîtresse; mais celui-ci les assura qu'elle était déjà son épouse; et comme cela était assez vraisemblable, on les maria sur-le-champ. Ce qui parut beaucoup affliger le père de la jeune fille. Dans cette affaire, notre pauvre vaisseau fut le plus maltraité.

CHAPITRE III.

—

Navigation de Palma aux îles du Cap Vert, que l'on nomme aussi Hespérides ou islas do Cabo Verde.

On débarqua George de Mendoce, que notre capitaine ne voulait plus garder à son bord. On répara nos avaries, et nous nous dirigeâmes vers une île appelée Saint-Jacques ou Santiago; elle appartient au roi de Portugal, qui est souverain du pays des noirs; elle est située à environ deux cents milles de Palma, que nous venions de quitter. Nous y restâmes cinq jours pour fournir notre vaisseau de vivres, d'eau, et de toutes les provisions dont on a besoin à la mer.

CHAPITRE IV.

—

Traversée des îles du Cap Vert au Brésil.

Quand tout fut terminé, la flotte, composée de quatorze voiles, se remit en route, et, après environ deux mois de navigation,

nous arrivâmes dans une île habitée seulement par des oiseaux. Ils y sont si nombreux, que nous pouvions facilement les tuer à coups de bâton : nous y restâmes trois jours. Cette île est déserte ; elle a environ six milles de long et autant de large. Elle est à cinq cents milles de Santiago, d'où nous venions. On voit dans cette mer des poissons volants, des baleines, et une espèce de poisson très-grand et très-redoutable nommé *schaubhuten*, à cause d'un grand cercle qu'il a autour de la tête. On y trouve aussi un poisson qui est armé (1) d'un os semblable à un couteau, que les Espagnols appellent pesche de spade (*pez-espada*), et un autre chez lequel cet os ressemble à une scie, et qu'on nomme, pour

(1) Le texte allemand et la traduction latine disent *sur le dos*, mais il y a évidemment erreur.

cette raison, pesche de serra (*pez-sierra*), et bien d'autres encore de différentes espèces, d'une grandeur et d'une forme extraordinaires, mais que je ne puis décrire ici.

CHAPITRE V.

—

De Rio de Janeiro.

Nous allâmes de cette île dans une autre nommée Rio Jenea (c'est assurément Rio de Janeiro, où les Français fondèrent une colonie en 1555, car alors ce port appartenait aux Portugais, et ils le possèdent encore); elle est à deux cents milles de celle dont nous

venons de parler. Les Indiens de ce pays sont connus sous le nom de Toupins. Nous y passâmes quinze jours.

Don Pèdre de Mendoce, notre chef, qui souffrait depuis longtemps, et qui était tellement affaibli par la maladie qu'il ne pouvait exercer le commandement, le remit à don Juan Osorio, son ami, à qui il nous fit prêter serment. Mais à peine celui-ci l'exerçait-il depuis quelques jours, qu'on l'accusa méchamment, auprès de don Pèdre, d'avoir voulu soulever l'armée contre lui. Mendoce ordonna à quatre de ses officiers, nommés Juan Eyolas (de Ayolas)(1), Juan Salleisen (Salasar), George Lucksam et Lazaro Salvatscho, de le poignarder comme un traître, et d'exposer publiquement son cadavre. Il fit ensuite proclamer qu'il ferait subir le même traitement à

(1) Juan de Ayolas, et non Eyolas, est souvent cité par Cabeça de Vaca, qui raconte sa mort, chap. 49 de ses commentaires.

quiconque se déclarerait en faveur d'Osorio, quelle que fût sa condition (1).

Cependant ce meurtre fut une cruelle injustice : Osorio était probe, courageux, intrépide, libéral envers ses compagnons d'armes, et très-bienfaisant.

(1) Voyez M. Del Barco, cant IV, estan. 16.

CHAPITRE VI.

Du Rio de la Plata, nommé aussi Parana ; de Saint-Gabriel et des Zechuruas.

Ayant remis à la voile pour nous rendre au Rio de la Plata, nous arrivâmes à un fleuve nommé *Parana-Wassu*, dont le cours est très-lent et très-prolongé : l'embouchure a qua-

rante-deux milles de large. Il est à deux cent quinze milles de Rio de Janeiro. Les quatorze vaisseaux jetèrent l'ancre dans le port de Saint-Gabriel. Mais comme les grands bâtiments ne peuvent approcher qu'à une portée de mousquet du rivage, notre commandant don Pèdre de Mendoce fit conduire à terre les soldats et les passagers, au moyen de petites embarcations préparées à cet effet.

C'est ainsi qu'avec la protection de Dieu nous arrivâmes heureusement à la province du Rio de la Plata, l'an 1535. Nous trouvâmes dans cet endroit un bourg ou village des indiens *Zechuruas*, dont le nombre pouvait se monter à deux mille, sans compter les femmes et les enfants. Ils ne vivent que de viande et de poissons, et sont tout nus, à l'exception des femmes qui portent une espèce de tablier en toile de coton, qui les couvre depuis le nombril jusqu'aux genoux. Comme ces Indiens avaient pris la fuite avec

leur famille, dès qu'ils s'étaient aperçus de notre arrivée, Mendoce nous fit rembarquer pour nous transporter de l'autre côté du Parana, qui, dans cet endroit, n'a que huit milles de large.

CHAPITRE VII

—

De Buenos-Ayres et des Carendies (1).

Nous commençâmes à construire une ville, à laquelle nous donnâmes le nom de Buenos-Ayres, à cause de la salubrité de l'air. Nous avions amené d'Espagne

(1) Les Carendies, que d'autres nomment Querendies, sont entièrement détruits. Le père Dobritzhofer (*Historia de Abiponibus. Viennæ*, 1784, 3 vol. in-8e, t. 1, page 148), donne la liste suivante des nations citées dans les historiens, et dont il ne reste plus de vestiges :

Caracaras, Hastores, Ohomas, Timbus, Caracoas, Napiques, Agazes, Itapurus, Urtueses, Perabazones, Frentones, Aquilotes, etc.

On retrouvera quelques-uns de ces noms dans la relation de Schmidel.

soixante-douze chevaux ou juments (1).

Près de notre nouvelle colonie, se trouvait un village habité par les Carendies. La population se montait à environ trois mille âmes; en comprenant les femmes et les enfants. Celles-ci, comme les femmes des Zechuruas, se couvrent seulement depuis le nombril jusqu'aux genoux. Ces Indiens nous fournirent de la viande et du poisson. Ils n'ont point de domicile fixe : ils errent çà et là dans le pays, à peu près comme nos Bohémiens. Quand ils voyagent pendant l'été, ils font quelquefois jusqu'à trente milles sans trouver une goutte d'eau potable. S'ils peuvent réussir à s'emparer d'un cerf ou d'un autre animal, ils l'égorgent pour en boire le sang, mais ils ne le font que quand ils ne trouvent aucun autre moyen d'étancher leur soif, et qu'ils sont sur le point de mourir. Ils ramassent aussi une racine nommée *cardès*, qu'ils mangent pour se désaltérer.

Les Carendies partageaient généreusement

(1) La plupart de ces détails sont confirmés par Herrera, decad. v, lib. ix, cap. 10.

avec nous le peu de vivres qu'ils avaient, et chaque matin ils apportaient au camp du poisson et de la viande. Cependant un beau jour nous n'en vîmes plus paraître un seul.

Don Pèdre de Mendoce se décida alors à envoyer un juge nommé Juan Baban, avec deux soldats, chez ces Indiens, qui habitaient alors à quatre milles de là. Mais ceux ci les renvoyèrent après les avoir roués de coups. Notre chef, ayant été informé de ce qui s'était passé, par le juge qui profitait de sa position pour soulever le camp et l'engager à tirer vengeance de cette insulte, envoya contre les Carendies don Diègue de Mendoce, son frère, avec trois cents fantassins et trente cavaliers bien armés, au nombre desquels je me trouvai. Il ordonna de s'emparer de leur village, et de lui amener prisonniers tous ceux qui échapperaient à la mort. Quand nous arrivâmes près de l'endroit où se trouvaient les Carendies, déjà ils avaient rassemblé plus de quatre mille hommes, en appelant à leur aide tous leurs amis et leurs parents.

CHAPITRE VIII.

—

Combat contre les Carendies.

Nous attaquâmes les Carendies : ils se défendirent avec tant d'acharnement, qu'ils nous donnèrent bien du mal ce jour-là. Nous perdîmes dans le combat notre capitaine don Diègue de Mendoce, six gentilshommes, et environ vingt cavaliers ou fantassins ; mais les

Indiens laissèrent plus de mille hommes sur le champ de bataille. Ils se battent vaillamment, et nous l'apprîmes ce jour-là à nos dépens.

Leurs armes principales sont l'arc, les flèches et les *tardès*, espèce de demi-piques, dont la pointe est faite d'un caillou très-bien aiguisé. Ils se servent aussi de boules de pierres à peu près de la grosseur de nos boulets, et attachées ensemble avec une corde. Ils les lancent adroitement autour des jambes des chevaux et des cerfs, de manière à les faire tomber. C'est par ce moyen que je vis tuer devant moi notre capitaine et les gentilshommes qui périrent dans cette affaire. Ils tuaient nos fantassins avec leurs tardès.

Cependant, par la protection de Dieu, que grâce lui en soit rendue, nous parvînmes à nous emparer de leur village; mais nous ne pûmes leur faire aucun prisonnier. Avant de commencer le combat, ils avaient envoyé les

femmes et les enfants dans un autre village. Nous ne trouvâmes dans leurs maisons que des peaux de loutres, une grande quantité de poisson, de la graisse et de la farine de poisson. Nous séjournâmes trois jours dans cet endroit, et nous retournâmes au camp. Cent hommes restèrent pour pêcher avec les filets des Indiens; car les rivières de ce pays sont très-poissonneuses, et nous espérions, par ce moyen, augmenter nos vivres.

On distribuait tous les jours à chaque soldat trois onces de farine, et un poisson tous les trois jours seulement. Si quelqu'un voulait en avoir un autre jour, il fallait qu'il fît quatre milles à pied pour aller en chercher.

CHAPITRE IX.

—

De la ville de Buenos-Ayres, et de la famine qu'on y éprouva.

Quand nous fûmes de retour au camp, on sépara les hommes de l'expédition en deux bandes; ceux qui avaient des métiers, et ceux qui étaient soldats de profession, afin d'em-

ployer chacun de la manière la plus convenable. On s'occupa ensuite à construire la ville. On commença à élever un mur en terre de trois pieds d'épaisseur et de la hauteur d'une demi-pique, ainsi qu'une maison solide et fortifiée pour notre commandant. Mais souvent ce que l'on avait élevé la veille s'écroulait le lendemain ; car les vivres commençaient à manquer, et les travailleurs étaient réduits à une telle extrémité, que la faim en faisait périr un grand nombre. La famine était si grande que les chevaux ne suffisaient plus, et l'on mangeait les loirs, les rats, les reptiles, les animaux les plus immondes, les chaussures et tout le cuir que l'on pouvait trouver.

Trois Espagnols ayant dérobé un cheval, le mangèrent en secret ; ce vol fut decouvert ; on les mit à la question ; et, comme ils s'en avouèrent les auteurs, ils furent condamnés à la potence et exécutés. Le lendemain, trois autres Espagnols leur coupèrent les cuisses, et

leur arrachèrent de grands lambeaux de chair pour s'en repaître dans leur cabane : un autre dévora le corps de son frère qui venait de mourir à Buenos-Ayres.

CHAPITRE X.

—

Quelques Espagnols remontent le Rio de la Plata.

Don Pèdre de Mendoce, voyant que ses troupes diminuaient tous les jours par le manque de vivres, se décida à faire construire à la hâte quatre petits vaisseaux, dans le genre de ceux qu'on nomme brigantins. Ces bâtiments vont à la rame, et peuvent porter environ quarante hommes. Il ordonna aussi de faire trois chaloupes.

Dès que ces embarcations furent construites

et équipées, notre général réunit son monde, et les fit partir avec trois cent cinquante hommes, sous le commandement de George Luxan (1), auquel il donna l'ordre de remonter le fleuve, et de chercher à se procurer des vivres chez les Indiens. Mais ceux-ci, avertis de notre arrivée, pensèrent que le meilleur moyen de se débarrasser de nous serait de livrer aux flammes leurs villages, leurs provisions, tout ce qui pourrait nous être utile, et de se retirer dans l'intérieur. Nous ne trouvâmes des vivres nulle part. On ne distribuait à chaque homme que trois onces et demie de farine par jour, de sorte que, pendant ce voyage, la faim fit périr la moitié de nos compagnons. Nous fûmes donc forcés, après cinq mois d'absence, de retourner, sans avoir rien fait, à la ville où notre général nous attendait. Celui-ci, fort étonné de nous

(1) Et non Luchsam, comme l'écrit l'auteur, un des quatre Espagnols qui poignardèrent Osorio. Voy. del Barco *argentina*, cant. IV, estan. by 16..

voir revenir en si petit nombre, demanda un compte exact de tout ce qui s'était passé. George Luxan lui répondit simplement que tous ceux qui manquaient étaient morts de misère, et qu'il n'apportait pas de vivres, parce que les Indiens les avaient brûlés avant de prendre la fuite.

CHAPITRE XI.

—

Les Indiens assiégent la ville de Buenos-Ayres, donnent l'assaut et la brûlent.

Nous passâmes un mois à Buenos-Ayres, manquant de tout, et attendant que nos embarcations fussent remises en état. A cette époque, en 1535, les Indiens s'avancèrent au nombre de vingt-trois mille hommes, et mirent le siége devant la ville. Cette armée se

composait de quatre nations différentes, les *Carendies*, les *Bartennis*, les *Zechuruas* et les *Tiembus*. Ils avaient l'intention de nous exterminer jusqu'au dernier. Mais grâce à Dieu qui nous protégea dans cette occasion, nous ne perdîmes que trente hommes, y compris les officiers.

Aussitôt qu'ils furent arrivés près de la ville, ils commencèrent à donner l'assaut pour tâcher de l'enlever de vive force. Ils nous lancèrent d'abord des flèches enflammées pour mettre le feu à nos maisons, qui n'étaient couvertes qu'en paille, à l'exception de celle du général, dont le toit était en tuiles; desorte que toute la ville fut bientôt consumée.

Les flèches de ces Indiens sont faites en roseau : ils les allument par le bout avant de s'en servir; ils en font aussi avec une espèce de bois qui ne s'éteint pas quand il est lancé. Elles mettent facilement le feu aux maisons couvertes en chaume et à tout ce qu'elles atteignent.

Pendant ce combat, les Indiens incendiè-

rent nos quatre plus grands vaisseaux qui étaient à l'ancre à un demi-mille du rivage. Effrayés par la multitude des assaillants, les équipages s'étaient réfugiés dans trois autres navires peu éloignés de là et qui portaient de l'artillerie. Quand ils virent brûler les quatre premiers vaisseaux, ils se mirent en défense, et tirèrent quelques volées de canon, ce qui effraya tellement l'ennemi, qu'il cessa l'attaque, se débanda et prit la fuite. Tout ceci arriva le jour de la fête de saint Jean l'évangéliste, l'an 1535.

CHAPITRE XII.

—

L'armée est passée en revue. On construit de nouveaux bâtiments pour continuer l'expédition.

Quand le combat eut cessé, nous nous retirâmes à bord des vaisseaux, et notre général remit le commandement des troupes et le gouvernement du pays à Juan de Ayolas. Celui-ci passa une revue générale, et vit que de deux mille cinq cents hommes venus

d'Espagne, il n'en restait plus que cinq cent soixante : presque tous les autres avaient péri à l'époque de la famine.

Don Pèdre de Mendoce fit construire en toute hâte huit embarcations, tant brigantins que chaloupes. Dès qu'elles furent terminées, il se mit en route à la tête de quatre cents hommes : cent soixante restèrent pour garder les vaisseaux, sous le commandement du capitaine Juan Romero. Il laissa des provisions pour un an, en comptant huit onces de pain par jour pour chaque homme : ceux à qui cette ration ne suffirait pas devaient se procurer des vivres comme ils le pourraient.

CHAPITRE XIII.

—

Relation du voyage des 400 soldats qui remontèrent le Rio de la Plata.

Juan de Ayolas se mit donc en route avec ses quatre cents hommes. Don Pèdre de Mendoce voulut l'accompagner dans cette expédition, afin de remonter le fleuve jusqu'à ce que nous rencontrassions les Indiens.

Nous parvînmes après deux mois de navigation, à quatre-vingt-quatre milles de Buenos-Ayres, qui venait d'être incendiée.

Quand nous fûmes arrivés à quatre milles du village de cette nation, appelée *Tiembus*, et que nous avons nommée Bonne-Espérance, des Indiens qui habitent une île vinrent au-devant de nous avec des démonstrations d'amitié. Ils montaient des embarcations qu'ils nomment *canoas*, et dont chacune peut porter environ seize hommes. Notre commandant, Juan de Ayolas, donna à *Zchera-Wassu*, leur principal cacique, un bonnet rouge, un hameçon et diverses autres bagatelles. Ce chef nous conduisit dans son village, et nous fit faire un excellent repas, composé de viande et de poisson; ce qui est leur seule nourriture. Nous en fûmes très-satisfaits; car si notre voyage avait duré dix jours de plus, nous serions tous morts de faim. Déjà sur les quatre cents hommes qui

s'étaient embarqués, nous en avions perdu près de cinquante.

Les Tiembus portent des deux côtés du nez une petite étoile, faite d'une pierre blanche et bleue. Les hommes sont d'une taille haute et élancée, mais les femmes, vieilles et jeunes, sont fort laides, elles ont toujours la figure déchirée et saignante, et n'ont pour tout vêtement qu'un tablier, qui leur tombe jusqu'aux genoux. Ces Indiens vivent exclusivement de viande et de poisson, et ne connaissent pas d'autre nourriture. On peut estimer leur population un peu au-dessus de quinze mille âmes.

Ils construisent leurs canots avec une espèce d'arbre qui a jusqu'à quatre-vingts pieds de long, et trois pieds de diamètre. On les conduit à la rame, comme les barques dont on se sert en Allemagne pour aller à la pêche. Seulement les rames des Indiens ne sont pas garnies de fer.

CHAPITRE XIV.

—

Don Pèdre de Mendoce se rembarque pour l'Espagne, et meurt pendant la traversée.

Il y avait déjà quatre ans que nous séjournions dans cet endroit, quand notre général don Pèdre de Mendoce, dont la santé était entièrement délabrée, qui avait tout à fait

perdu l'usage de ses membres, et dépensé plus de quarante mille ducats de sa propre fortune, se décida à retourner à Buenos-Ayres en emmenant deux de nos brigantins. Il suivit la route de la ville où nous avions laissé les quatre grands vaisseaux. Il en prit deux avec cinquante hommes d'équipage et partit pour l'Espagne. Mais à peine était-il arrivé à la moitié du voyage, que la main de Dieu tout-puissant s'étendit sur lui et il mourut misérablement.

Mendoce s'était engagé à nous envoyer deux autres vaisseaux aussitôt que lui ou les siens seraient en Espagne; il avait même inséré cette promesse dans son testament : elle fut fidèlement tenue. Dès que les deux vaisseaux furent arrivés, et que les conseillers de sa majesté eurent été instruits de tout ce qui s'était passé, ils expédièrent pour le Rio de la Plata, au nom

de l'empereur, deux vaisseaux chargés de soldats, de vivres, de marchandises, et de tout ce qui pouvait nous être nécessaire.

CHAPITRE XV.

—

Alphonse Cabrera est envoyé d'Espagne au Rio de la Plata.

Le commandant de cette expédition, nommé Alphonse Cabrera, emmenait deux cents Espagnols et des vivres pour deux ans. Il arriva en 1539 à Buenos-Ayres, où nous avions laissé,

comme je l'ai dit, deux vaisseaux et cent soixante hommes; puis il s'avança jusqu'à l'île des Tiembus, où nous étions. A la suite d'une conférence avec notre capitaine Juan de Ayolas, ces deux officiers expédièrent sur-le-champ un vaisseau pour l'Espagne, ainsi que le conseil de sa majesté en avait donné l'ordre. On envoya un long rapport sur l'état du pays, les habitants, et tout ce qui pouvait intéresser.

Après le départ du vaisseau, notre chef don Juan de Ayolas tint conseil avec Alphonse Cabrera, Martin-Dominique de Irala (1) et quelques autres des principaux officiers. On passa une revue générale, et on trouva que notre troupe se montait, y compris les renforts qui venaient d'arriver, à cinq cent cinquante hommes. Ayolas en choisit quatre cents pour

(1) Et non Eyolas comme l'écrit l'auteur. Voyez Cabeça de Vaca dans ses *Commentaires*.

l'accompagner, les embarcations ne pouvant pas en contenir davantage, et il laissa le reste chez les Tiembus, sous le commandement de Carolo Dobera (*Carlos Dobota*), qui avait été page de sa majesté.

CHAPITRE XVI.

—

Navigation en remontant le Parana jusqu'à Curenda.

Nos chefs nous firent donc rembarquer sur les brigantins, et nous commençâmes à remonter le Parana pour aller à la découverte d'une autre rivière, nommée Parabol, dont on nous avait parlé : les rives de cette dernière sont habitées par les Indiens Carios. On nous avait

assuré que nous y trouverions en abondance du maïs, des fruits et des racines dont les naturels font du vin, ainsi que de la viande, du poisson, des moutons grands comme des mulets, des cerfs, des sangliers, des autruches, des poules et des oies. (Voyez plus loin chapitre XX.)

Nous quittâmes donc le port de Bonne-Espérance. Le premier jour nous fîmes environ quatre milles, et nous arrivâmes à une île nommée Curenda, dont les habitants vivent de chair et de poisson. Cette nation peut fournir jusqu'à douze mille guerriers, et possède un grand nombre de canots. Elle a les mêmes coutumes que les Tiembus, entre autres celle de porter une pierre enchâssée dans la narine.

Les hommes sont bien faits, mais les femmes, vieilles ou jeunes, sont généralement fort laides, leur figure est toujours déchirée et ensanglantée. Elles ne sont pas mieux vêtues que chez les Tiembus, c'est-à-dire qu'elles n'ont sur le corps, comme je l'ai déjà dit, qu'une

espèce de tablier en coton qui descend depuis les hanches jusqu'aux genoux. Leur principale richesse consiste en peaux de loutres. Ils partagèrent avec nous le peu qu'ils possédaient, et nous fournirent du poisson, de la viande et des cuirs en échange de verroteries, de chapelets, de miroirs, de peignes, de couteaux et de hameçons. Quand nous les quittâmes après avoir passé deux jours avec eux, ils nous donnèrent, pour nous servir d'interprètes, deux Carios, qui étaient leurs prisonniers.

CHAPITRE XVII.



Arrivée à Gulgaïsi et à Macuerendas.

Nous continuâmes à remonter la rivière, et nousarrivâmes sur le territoire d'une nation qui peut armer environ quarante mille guerriers. On nomme ces Indiens *Gulgaïsis*. Ils parlent la même langue que les Tiembus et les habitants de l'île de Curenda dont ils sont éloignés de

trente milles. Ils ont l'usage de s'introduire une pierre dans la narine. Ils habitent les bords d'un lac qui a six milles de long et quatre de large, sur la rive gauche du Parana. Nous passâmes quatre jours avec ces Indiens, qui partagèrent avec nous ce qu'ils avaient, et nous leur fîmes quelques présents.

Après avoir navigué pendant dix-huit jours sans voir un seul homme, nous arrivâmes à l'embouchure d'une rivière qui vient de l'intérieur des terres, et dont les bords sont habités par la tribu nombreuse des *Macuerendas*. Ces Indiens ont peu de viande et ne vivent guère que de poisson. Ils sont très-vaillants, et peuvent mettre jusqu'à dix-huit mille hommes sous les armes : ils possèdent un grand nombre de canots. Ils nous reçurent de leur mieux et nous fournirent des provisions. Leur village est situé sur la rive droite du Parana, à soixante-quatre milles des Gulgaïsis. Ils sont bien faits, mais leurs femmes sont aussi laides que celles des autres

Indiens : ils portent comme eux une pierre à côté du nez : leur langage est tout à fait différent.

Nous nous reposâmes quatre jours chez eux. Pendant ce temps, nous trouvâmes sur le rivage un serpent monstrueux. Il était long de vingt-cinq pieds, et de la grosseur d'un homme. Sa peau était noire, tachetée de jaune. On le tua d'un coup de mousquet, et les Indiens furent eux-mêmes remplis d'étonnement quand on le leur montra, car ils n'en avaient jamais vu de cette taille.

Ils nous racontèrent que ce serpent leur avait déjà fait beaucoup de mal, qu'il avait enlacé plusieurs Indiens dans ses replis, pendant qu'ils se baignaient, et les avait entraînés au fond de l'eau pour les dévorer. Après que j'eus mesuré, avec beaucoup de soin, la longueur et la grosseur de ce reptile, les Indiens le coupèrent en morceaux, l'emportèrent chez eux, le firent bouillir et le mangèrent.

CHAPITRE XVIII.

—

Arrivée à Zennais Salvaisco et chez les Mepenes (1).

Nous remontâmes encore le Parana pendant quatre jours, et nous arrivâmes chez une

(1) Il serait impossible de trouver des renseignements sur toutes les peuplades dont parle Schmidel. Elles sont pour la plupart entièrement détruites, et l'auteur dénature tellement les noms, qu'il n'est pas facile de reconnaître celles qui peuvent exister encore. M. del Barco, dans son poëme de l'*Argentina*, cant. 1ero, estan. 22, donne les noms des peuplades de cette province, qui, à peu d'exceptions près, diffèrent de ceux rapportés par Schmidel; les voici :

nation qu'on appelle *Zennais Salvaisco.* Ces Indiens sont petits et d'une forte corpulence. Ils vivent de poisson, de viande et de miel. Les deux sexes ne portent pas le moindre vêtement, même pour couvrir les parties que la nature ordonne de cacher. Ils sont en guerre avec les Macuerendas. On trouve sur leur territoire des sangliers, des cerfs, des autruches, et une espèce de lapin

Mahomas, Epuaes y Galchines,
Timbues, Cherandies y Beguaes,
Agaces y Nogoes y Sanasines,
Maures, Tecos, Sansones, Mogoznaes,
El Paranna abaxo, y à los fines
Habitan los malditos Charusaes,
Naves y Mepenes, Chiloaças,
A pesca todos son dados y caças.

Les Mahomas, les Epuaes, les Galchines,
Les Timbues, les Cherandies, les Beguaes,
Les Agazes, les Nogoes, les Sanasines.
Les Maures, les Tecos, les Sansones et les Mogoznaes habitent les rives inférieures du Parana : et sur les frontières
Demeurent les maudits Charusaes,
Les Naves, les Mepenes et les Chiloaças ;
Tous s'adonnent à la pêche et à la chasse.

Dobritzhofer (*Historia de Abiponibus*, p. 140 et suiv.) cite un très-grand nombre de peuples dont j'ai reproduit les noms pag. 37, et qui n'ont aucun rapport avec ceux-ci : ceux donnés par Lozano (*Historia del gran Chaco. Cordova*, 1733, in-4o), ne leur ressemblent pas davantage.

assez semblable à des loirs; mais dont la queue est différente. Ce pays est éloigné de seize milles de celui des Macuerendas : nous mîmes seize jours à les parcourir. Les Zennais se sont établis à environ vingt milles des rives du fleuve, pour ne pas être surpris par leurs ennemis. Cependant cinq jours avant notre arrivée, ils s'en étaient rapprochés pour pêcher et pour faire une expédition contre les Macuerendas. Ils comptaient environ deux mille guerriers.

En continuant notre route, nous arrivâmes chez les *Mepenes* (1), qui sont au nombre de dix mille, à peu près, dispersés sur un territoire de quarante milles carrés environ. Ces Indiens peuvent se réunir en deux jours, soit par terre, soit par eau. Ils ont plus de canots qu'ils ne sont d'hommes : quelques-uns peuvent porter jusqu'à vingt rameurs. Ils nous attaquèrent avec une flottille de cinq cents canots. Mais ils eurent tout lieu de s'en

(1) Selon Dobritzhofer, la nation des Mepenes est la même que celle des Abypons.

repentir, car nous en tuâmes un grand nombre à coups de mousquets. Jamais ils n'avaient vu de chrétiens ni d'armes à feu.

En approchant de leur village, il nous fut facile de nous apercevoir qu'il n'y avait rien à faire : il est à plus d'un mille du fleuve, et environné de fossés profonds qu'ils remplissent avec les eaux d'un lac voisin. Nous ne pûmes donc les punir qu'en leur brûlant environ deux cent cinquante canots. Nous n'osions pas nous éloigner de nos embarcations, dans la crainte qu'ils ne profitassent de cette occasion pour les détruire. Cette nation fait toujours la guerre par eau; elle est à environ quatre-vingt-quinze milles des Zennais Salvaisco.

CHAPITRE XIX.

—

Du fleuve Parabol, des Indiens Cuéremagbas et des Aygais.

Après avoir remonté le courant pendant huit jours, nous arrivâmes sur le territoire d'une tribu nombreuse, nommée *Cuérémagbas*, et qui se nourrit de viande et de poisson. Elle fabrique du vin avec le suc d'une plante que l'on nomme en allemand *johanns brodt*

ou *bockshornlein* (*pain Saint-Jean* ou *corne de bouc*). Elle nous accueillit avec la plus grande bienveillance et nous fournit tout ce qui pouvait nous être nécessaire. Les hommes et les femmes sont d'une taille très-élevée : ils se percent le nez, et placent dans le trou une plume de perroquet pour servir d'ornement. Les femmes ont sur la figure de grandes raies bleues peintes d'une manière indélébile; elles portent pour se couvrir un tablier de toile de coton.

Le territoire de cette nation est éloigné de quarante milles de celui de Mepenes : nous nous y arrêtâmes trois jours.

L'on arrive ensuite chez les *Aygais*, qui ressemblent aux Cuérémagbas, tant par les mœurs que par leur haute taille. Quand nous approchâmes de leur village, ils s'avancèrent en armes au-devant de nous, et firent mine de s'opposer au débarquement. Voyant que nous ne pouvions éviter un engagement, nous nous recommandâmes à Dieu,

et nous nous préparâmes à combattre. Nous leur tuâmes beaucoup de monde sans perdre plus de quinze hommes. Les Aygais sont sur l'eau les meilleurs soldats qu'il soit possible de voir; mais il n'en est pas de même sur terre. Avant de commencer l'attaque, ils avaient mis en sûreté les femmes et les enfants, et caché les provisions et tout ce qu'ils possédaient, de sorte que nous ne pûmes en rien tirer; mais on verra bientôt ce qui leur arriva. Le village est situé entre le Rio Parabol et le Rio Jepedy. Ce dernier prend sa source dans les montagnes du Pérou près d'une ville qui se nomme Tuechkamyn (1).

Le village des Aygais est situé à trente-cinq milles de celui des Cuérémagbas.

(1) Cette ville ne peut être que Tucuman.

CHAPITRE XX.

Des Indiens Carios.

Après avoir été forcés de quitter cette nation, nous arrivâmes chez les *Carios*, qui habitent à cinquante milles des Aygais. Nous y trouvâmes, grâce à Dieu, et comme on nous l'avait dit, des provisions en abondance, du blé de Turquie ou maïs, des patates,

racines qui ressemblent aux pommes et qui ont à peu près le même goût; d'autres racines nommées *mandioch pobior*, qui ont un goût de châtaigne. Les Carios fabriquent du vin avec la *mandeboere* : ils ont aussi de la viande, du poisson, des cerfs, des sangliers, des autruches, des moutons du pays, presque aussi grands que nos mulets, des poules, des chèvres et des lapins. On y trouve beaucoup de coton, et du miel avec lequel les habitants préparent une boisson fermentée.

Le territoire des Carios a environ trois cents milles d'étendue en tout sens Ils sont petits, d'une forte corpulence : les hommes ont un trou à la lèvre dans lequel ils placent un morceau de cristal jaunâtre, de la grosseur d'une plume, de deux palmes de long, et qu'ils nomment *parabol*; ils sont tous nus comme la nature les a créés, quels que soient leur sexe et leur âge.

Chez cette nation, le père vend sa fille, le mari sa femme; quelquefois même le frère

vend sa sœur. On achète une femme pour une chemise, un couteau, un hameçon ou quelque autre bagatelle du même genre. Ils mangent de la chair humaine quand ils peuvent s'en procurer. Ils engraissent les prisonniers qu'ils font à la guerre, comme nous engraissons les porcs. Cependant s'ils prennent une femme jeune et belle, ils la gardent quelques années; mais lorsqu'ils en sont dégoûtés, ils la tuent, et font pour la dévorer un festin d'apparat, comme nous faisons un repas de noce. Si leur prisonnier est d'un âge avancé ils le laissent mourir de sa mort naturelle.

Les Carios entreprennent de plus longs voyages qu'aucune des nations qui habitent les rives du Rio de la Plata. Ils sont très-vaillants. Leurs villages sont construits sur des collines, le long du fleuve Parabol.

CHAPITRE XXI.

—

De la ville de Lampère : — elle est assiégée et prise.

La ville de ces Indiens se nomme Lampère, elle est entourée d'une double palissade en bois, dont chaque pieu est de la grosseur d'un homme. Il y a environ douze pas d'une

palissade à l'autre, les pieux sont enfoncés en terre à la profondeur d'une brasse, et c'est à peine si on peut en atteindre le haut avec la pointe de l'épée. Elle est aussi défendue par des fossés.

A quelque distance de leurs retranchements, ils creusent des fosses de quinze à dix-huit pieds de profondeur, dans lesquels ils plantent des pieux extrêmement aigus, qui ne s'élèvent pas tout à fait au raz de la terre. Ils les recouvrent ensuite avec des broussailles, de la paille et un peu de terre, de manière à ce que les chrétiens s'y précipitent en les poursuivant ou en voulant donner l'assaut à la ville.

On va voir comment ceux qui avaient pratiqué ces fosses y tombèrent eux-mêmes. Don Juan de Ayolas, notre commandant, fit ranger sa troupe en bataille, et se dirigea vers la ville. quoiqu'il n'eût avec lui que trois cents hommes, ayant été obligé d'en laisser soixante pour garder les brigantins. Les Carios s'avan-

cèrent au-devant de nous, au nombre de quatre mille hommes armés d'arcs et de flèches. Ils nous envoyèrent une députation pour nous engager à nous rembarquer, offrant de fournir des provisions et tout ce dont nous pourrions avoir besoin, si nous consentions à nous retirer tranquillement.

Cette proposition ne plut ni à notre commandant ni à nous. Le pays nous convenait beaucoup, et nous espérions y trouver des vivres en abondance. Depuis quatre ans nous ne vivions que de viande et de poisson, sans un seul morceau de pain, et souvent même nous n'avions pas de quoi nous rassasier.

Les Carios, voyant que nous persistions dans notre projet, nous saluèrent d'une volée de flèches. Voulant éviter le combat, nous les engageâmes de nouveau à nous recevoir en amis, mais ils n'y consentirent pas; car ils ne connaissaient pas encore l'effet de nos arquebuses et de nos armes. Nous fîmes donc sur eux une décharge de mousqueterie.

Quand ils l'eurent entendue, et qu'ils eurent vu tomber un grand nombre des leurs, sans apercevoir ni balles ni flèches, mais seulement un trou dans le corps des blessés, ils furent saisis d'effroi et prirent la fuite en désordre, se renversant les uns sur les autres, comme des chiens. En cherchant à la hâte à regagner la ville, plus de trois cents tombèrent dans les fosses dont j'ai parlé.

Nous mîmes alors le siége devant Lampère. Ils s'y défendirent bravement pendant trois jours; mais voyant qu'ils ne pouvaient tenir plus longtemps, et tremblant pour le sort de leurs familles, qu'ils n'avaient pas eu le temps d'en faire sortir, ils nous demandèrent la vie, nous promettant de se conformer en tout à nos volontés. Nous perdîmes seize soldats dans ce combat.

Les Carios amenèrent à notre commandant Ayolas six femmes, dont la plus âgée avait dix-huit ans. Ils lui apportèrent aussi six cerfs et

d'autre gibier, et nous prièrent de rester dans leur pays. Ils donnèrent deux femmes à chaque soldat pour laver ses vêtements et le servir en tout : ils nous fournirent des vivres et tout ce dont nous pouvions avoir besoin. C'est ainsi que nous fîmes la paix.

CHAPITRE XXII.

—

On construit à Lampère un fort, nommé l'Assomption. — Les chrétiens, réunis aux Carios, vont attaquer les Aygais.

Nous forçâmes les Carios de nous aider à construire une grande maison en pierre, en bois et en terre, pour nous retirer et nous défendre si les indigènes venaient à se révolter. Nous nous emparâmes de Lampère, en 1539, le jour de l'Assomption de la Vierge.

C'est pourquoi nous lui donnâmes ce dernier nom, qu'elle conserve encore. Nous y passâmes deux mois. Elle est située à cinquante milles des Aygais, et à trois cent cinquante environ de l'île de Bonne-Espérance, où les Tiembus ont leur habitation.

Par le traité d'alliance que nous fîmes avec les Carios, ceux-ci s'engagèrent à nous fournir huit mille hommes pour faire la guerre aux Aygais. Notre commandant se mit donc à leur tête, et partit pour cette expédition accompagné de ses trois cents Espagnols. Nous descendîmes le Rio Parabol; nous fîmes ensuite par terre une marche de trente milles.

Quand nous fûmes arrivés chez les Aygais, nous trouvâmes tout comme nous l'avions laissé. Nous surprîmes le village entre trois et quatre heures du matin, au moment où tous les habitants étaient plongés dans le sommeil le plus profond. Les Carios les massacrèrent sans distinction d'âge ni de sexe,

car ils ont l'habitude de n'épargner personne après la victoire.

Nous nous emparâmes de cinq cents canots, après avoir incendié tous les villages que nous trouvâmes sur notre route et porté la destruction de tous côtés.

Quelques Aygais, qui n'avaient pas pris part au combat, vinrent un mois après nous demander grâce. Notre commandant fut forcé de la leur accorder, puisque, selon la volonté de sa majesté impériale, on doit pardonner deux rébellions aux indigènes : ceux qui prennent les armes pour la troisième fois sont condamnés à un esclavage perpétuel.

CHAPITRE XXIII.

—

Séjour à l'Assomption. — Les Espagnols prennent des renseignements sur l'état du pays, et continuent à remonter le fleuve.

Nous restâmes six mois dans la ville de l'Assomption pour nous reposer. Notre commandant demanda aux Carios, nos alliés, des renseignements sur la nation des *Paiembos* ; ils répondirent que ces Indiens habitaient à cent milles de l'Assomption, en remontant le fleuve

Parabol. Ayolas s'informa aussi de leurs mœurs et de leurs coutumes, et s'ils avaient beaucoup de vivres. Il apprit qu'ils ne vivaient que de viande, de poisson, et d'une plante nommée *algorobo* (*algarroba* caroube), dont ils font de la farine qu'ils mangent avec le poisson. Ils préparent aussi avec cette plante une boisson fermentée, d'un goût sucré et à peu près semblable à celui de l'hydromel.

Quand notre commandant eut obtenu tous ces renseignements des Carios, il leur ordonna de préparer cinq embarcations, de les charger de maïs et d'autres choses nécessaires, et de faire en sorte qu'elles pussent partir dans deux mois. Il voulait visiter d'abord les Paiembos, puis une autre nation nommée *Karachkarais*. Les Carios lui promirent d'obéir en tout, et ils le firent fidèlement. Il commanda à nos marins de bien réparer les brigantins et de mettre tout en ordre, afin qu'il n'arrivât aucun accident durant le voyage.

Tout étant prêt et les provisions embarquées, Juan de Ayolas nous passa en revue, choisit trois cents hommes les mieux armés pour l'accompagner, et laissa les cent autres à l'Assomption, avec les Carios.

Nous remontâmes de nouveau le Parabol : tous les cinq milles, nous rencontrions un village, dont les habitants s'empressaient de nous fournir du poisson, de la viande, des poules, des oies, des moutons du pays et des autruches.

Quand nous fûmes arrivés au dernier village des Carios nommé *Weibingo*, et qui est éloigné de quatre-vingts milles de l'Assomption, nous eûmes soin de charger nos embarcations de tous les vivres que nous pûmes nous procurer.

CHAPITRE XXIV.

—

Du mont Saint-Ferdinand et des Paiembos.

De là, nous arrivâmes près de la montagne de Saint-Ferdinand, qui ressemble à celle qu'en Allemagne on nomme le Bogenberg. Dans cet endroit, éloigné de douze milles de Weibingo, nous trouvâmes les Paiembos. Ils nous reçurent avec des témoignages d'amitié; mais c'était pour mieux cacher la trahison qu'ils méditaient. Ils nous

conduisirent à leur village, et s'empressèrent de nous fournir des vivres. Notre général fit demander à leur cacique s'il connaissait une nation nommée *Carcariso*. Celui-ci répondit qu'il ne la connaissait que par ouï-dire, et qu'elle habitait un pays fort éloigné, où l'on trouvait de l'or et de l'argent en abondance. Il ajouta qu'il n'avait jamais vu aucun homme de cette nation, mais qu'il avait entendu dire qu'ils étaient aussi blancs que les chrétiens, et qu'ils possédaient des vivres en abondance, tant en blé de Turquie, *mandeoch manduis*, *podades*, *mandeoch wackkeku*, *mandeoch parpy*, *mandeoch adè*, *mandepared* et autres racines, qu'en chair de mouton, de tapir (animal de la grandeur d'un âne, qui a les pieds comme le bœuf), de cerfs, de lapins et des poules. Cependant aucun Paiembos n'ayant jamais visité le territoire de cette nation, il ne pouvait, disait-il, assurer la véracité de ce récit. Nous apprîmes par la suite ce qui en était.

Notre commandant demanda au cacique de lui donner quelques Paiembos pour l'accompagner. Celui-ci y consentit sur-le-champ, et lui fournit trois cents hommes pour montrer le chemin, porter les bagages et les provisions. Ayolas leur recommanda de se tenir prêts à partir dans quatre jours, et fit détruire trois de nos cinq brigantins. Il laissa cinquante hommes à bord des deux autres, et nous ordonna de l'attendre pendant quatre mois, et si au bout de ce temps il n'avait pas reparu, de retourner à l'Assomption avec les deux vaisseaux.

Nous restâmes six mois chez les Paiembos, sans avoir de ses nouvelles; et, comme les vivres commençaient à nous manquer, Martin-Dominique Ayolas (1), qu'il avait laissé pour nous commander, se décida à reprendre la route de l'Assomption, comme notre chef lui en avait donné l'ordre.

(1) Lisez Domingo de Irala d'après Cabeça de Vaca, cap. 49 de ses commentaires.

CHAPITRE XXV.

—

Don Juan de Ayolas arrive par terre chez les Naperus et les Peisennos. — Il est massacré avec tous les chrétiens.

Je vais raconter en peu de mots l'histoire de l'expédition de don Juan de Ayolas, et ce qui lui est arrivé.

Après avoir quitté le territoire des Paiembos, il entra sur celui des *Naperus*, qui sont leurs alliés, et ne vivent que de viande et

de poisson. Cette nation est très-puissante. Ayolas emmena avec lui un cacique et quelques Indiens pour lui servir de guides. Il tra versa, avec bien des dangers et des peines, le territoire de plusieurs autres nations. Il éprouva beaucoup de résistance, et perdit près de la moitié de son monde. Quand il arriva chez les *Peisennos*, il fut forcé de renoncer à s'avancer plus loin, et de revenir sur ses pas avec les soldats qui lui restaient, à l'exception de trois Espagnols qui étaient si faibles, qu'il dut les laisser chez les Peisennos.

Ayolas, qui avait conservé sa santé, se remit donc en marche, et parvint chez les Naperus, où il fut obligé de se reposer pendant trois jours, car ses gens étaient très-affaiblis, très-fatigués, et manquaient de vivres.

Les Naperus voyant sa faiblesse se liguèrent avec les Paiembos, et résolurent de le massacrer lui et toute sa troupe; ce qu'ils exécutèrent. En effet, les Espagnols s'étant mis en marche pour gagner le terri-

toire des Paiembos, les Naperus s'embusquèrent à peu près à moitié chemin, dans un bois, par où il devait passer, l'attaquèrent par surprise, en se jetant sur lui comme des chiens enragés, et le massacrèrent avec tous ces pauvres chrétiens affaiblis par la fatigue et la maladie, sans qu'il en échappât un seul (1).

(1) Herrera, década VI, lib. VII, cap. V, raconte cet événement à peu près de la même manière; mais il donne le nom de Payaguaes aux Indiens qui massacrèrent Ayolas. Barco, cant. IV, estan. 38 y siguie., parle de cette défaite; il appelle ces Indiens Paiaguaes. Cabeça de Vaca, cap. 49, les nomme Payaguos.

CHAPITRE XXVI.

—

Sur la nouvelle de la mort de leur commandant, les Espagnols choisissent pour gouverneur en chef Martin Dominique de Irala.

Nous retournâmes au nombre de cinquante à l'Assomption, pour y attendre des nouvelles de notre commandant et de ses gens. Un Indien (1), que les Peisennos avaient

(1) C'est le même dont il est question sous le nom de Gonzalo dans la relation de Alvar Nuñez Cabeça de Vaca, cap. 4.

donné comme esclave à don Juan de Ayolas, et qui l'accompagnait lors du massacre, nous raconta ce qui s'était passé. Cet homme était parvenu à échapper à la mort, parce qu'il savait la langue des ennemis. Il nous rapporta tous les détails de cet événement, mais nous avions de la peine à le croire.

Nous restâmes une année entière à l'Assomption, sans pouvoir apprendre quel avait été le sort de notre commandant et de ses gens. Cependant les Carios annoncèrent à notre chef, Martin-Dominique de Irala, qu'Ayolas avait été massacré, lui et les siens, par les Paiembos et les Naperus. Mais nous ne pouvions en être convaincus qu'en l'apprenant des Paiembos eux-mêmes.

Deux mois après, quelques Carios amenèrent à notre capitaine deux Paiembos qu'ils avaient faits prisonniers. Nous leur demandâmes s'ils avaient été complices de l'assassinat de nos compatriotes. Ils le nièrent com-

plétement, disant qu'Ayolas n'était pas encore de retour chez eux.

Notre capitaine les mit alors entre les mains des juges et du prévôt, qui leur firent subir la torture. Ils avouèrent ce que j'ai raconté plus haut : que les nôtres avaient été attaqués dans une forêt par les Naperus et les Paiembos, et massacrés jusqu'au dernier. On les fit attacher à un arbre, et mourir à petit feu, en allumant un bûcher assez loin d'eux.

Comme Martin-Dominique de Irala avait toujours été juste et bon, il fut proclamé notre chef, jusqu'à ce que sa majesté en eût disposé autrement.

CHAPITRE XXVII.

Notre nouveau chef fortifie l'Assomption. — Il va chez les Tiembus, et trouve les nôtres en guerre avec cette nation. — Il occupe la forteresse du *Corpus Christi*, et retourne à Buenos-Ayres.

Notre chef fit équiper quatre brigantins, et partit avec cent cinquante soldats : les autres restèrent à l'Assomption. Il nous annonça qu'il voulait réunir dans cette ville les

cent cinquante hommes qu'on avait laissés chez les Tiembus, et les cent soixante qui étaient à Buenos-Ayres, à bord des vaisseaux. Il descendit donc le Parabol et le Parana, et il arriva à Tiembos. Nous avions donné à cet endroit le nom de Bonne-Espérance, et à la forteresse que nous avions bâtie celui de Corpus Christi.

Avant notre arrivée à Tiembos, quelques-uns des chrétiens qui s'y trouvaient, savoir : le capitaine Francisco Ruiz, un prêtre nommé Juan Pabon (*Baban*), et un secrétaire Juan Ernandus (*Hernandez*), qu'on avait nommés vice-gouverneurs, formèrent le cruel et perfide dessein de faire périr le cacique de l'endroit et quelques autres naturels, et ces scélérats exécutèrent leur crime avant notre arrivée, oubliant les bienfaits dont ces Indiens les avaient comblés.

Quand nous apprîmes cette nouvelle, nous fûmes d'autant plus effrayés, que tous les Tiembus avaient pris la fuite. Mais comme

il n'y avait plus de remède, notre général se contenta de recommander à Antonio de Mendoce, qu'il laissa dans la citadelle du Corpus Christi, de se défier des Indiens, s'il tenait à la vie, et de faire bonne garde jour et nuit, ajoutant que, s'ils venaient en amis, il devait les bien traiter; mais n'avoir aucune confiance dans leurs démonstrations d'amitié, sans quoi il pourrait arriver de grands malheurs. Après lui avoir donné ces instructions, il se disposait à partir, en emmenant avec lui les trois auteurs de ce meurtre, lorsqu'il vit arriver Zuche Liemi, un des principaux caciques des Tiembus, et grand ami des chrétiens. Ce chef avait été contraint à cause de sa femme et de ses enfants, et par l'influence de sa famille, de s'associer aux desseins de ses compatriotes. Il s'engagea donc à conduire tous les chrétiens chez lui, assurant que déjà tout le pays était en armes, dans l'intention de les massacrer ou de les chasser. Mais de Irala lui répondit que la garnison était assez forte pour

repousser toutes les attaques : il l'engagea à se réunir aux chrétiens avec sa famille et sa peuplade, ce que celui-ci lui promit. Notre chef continua alors à descendre le fleuve, et nous laissa au Corpus Christi.

CHAPITRE XXVIII.

—

Les Tiembus font périr cinquante chrétiens par trahison : le reste abandonne le Corpus Christi, et retourne à Buenos-Ayres.

Quinze jours après, Zuche Liemi, qui méditait une trahison, envoya son frère Suelapa prier Mendoce de lui donner six chrétiens avec des armes à feu, annonçant qu'il voulait venir avec toute sa famille et d'abondantes provisions, pour habiter avec nous ; mais qu'il crai-

gnait que sa peuplade ne l'en empêchât : il nous promettait de nous fournir des vivres et tout ce dont nous aurions besoin. Antonio de Mendoce se laissant prendre à ces belles promesses, au lieu de six hommes qu'il avait demandés, lui en envoya cinquante, bien armés et équipés, munis de mousquets et de tout ce qui était nécessaire. Il leur recommanda cependant de se tenir sur leurs gardes, et de veiller à ce que les Indiens ne machinassent pas quelque trahison.

Les Tiembus n'habitaient pas à plus d'un demi-mille du fort. Quand les nôtres arrivèrent chez eux, il les reçurent avec des baisers de Judas, et leur servirent un repas de viande et de poisson. Pendant qu'ils étaient à manger, ces Indiens et leurs alliés, qui se tenaient cachés dans les maisons, se jetèrent sur eux, et les égorgèrent tous, à l'exception d'un jeune garçon, nommé Caldero, qui parvint à s'échapper. Ils arrivèrent ensuite au nombre de dix mille devant la forteresse où nous étions,

et l'assiégèrent dans l'intention de nous massacrer, s'ils parvenaient à s'en emparer. Mais Dieu nous préserva de ce malheur, et rendit leurs efforts impuissants. Ils s'étaient fait de longues lances avec les épées des chrétiens qu'ils avaient tués, et s'en servaient pour nous combattre. Ils nous attaquaient jour et nuit, néanmoins ils ne gagnaient aucun avantage.

Le quatorzième jour ils nous livrèrent un assaut vigoureux, et parvinrent à mettre le feu à nos maisons. Notre capitaine, Antonio de Mendoce, sortit du fort l'épée à la main, sans apercevoir quelques Indiens qui s'étaient mis en embuscade près de la porte. Ceux-ci profitant de l'occasion, le tuèrent à coups de lance.

Cependant les Indiens qui souffraient de la famine furent obligés de lever le siége et de se retirer. Quelque temps après nous vîmes arriver deux brigantins chargés de vivres et de toutes sortes de provisions, que Martin-Domi-

que de Irala nous envoyait de Buenos-Ayres, afin que nous pussions nous maintenir jusqu'à son retour. Nous nous réjouîmes de leur arrivée; et ceux qui les montaient s'affligèrent de la mort de tant de chrétiens. Après nous être consultés sur ce qu'il y avait de mieux à faire, nous prîmes la résolution de ne pas rester plus longtemps chez les Tiembus des environs du Corpus Christi, de réunir tous nos soldats, et de descendre le fleuve pour gagner Buenos-Ayres. Quand, Martin-Dominique de Irala notre chef, nous vit arriver, il fut saisi d'effroi, ne sachant quel parti prendre; car lui-même il manquait de tout.

CHAPITRE XXIX.

—

Un vaisseau espagnol et de nouvelles troupes arrivent à l'île de Sainte-Catherine. — On nous y envoie avec une galère.

Il n'y avait que cinq jours que nous étions à Buenos - Ayres, quand nous vîmes arriver une caravelle qui nous apporta des nouvelles d'Espagne, et nous annonça qu'un

vaisseau, commandé par Alonso Cabrera, venait de jeter l'ancre à l'île de Sainte-Catherine, et qu'il amenait deux cents soldats.

Aussitôt que notre chef eut reçu cette nouvelle, il se hâta d'expédier une galère pour Sainte-Catherine, qui est située au Brésil, à trois cents lieues de Buenos-Ayres. Il en donna le commandement à Gonzalo de Mendoce, et lui ordonna de charger le vaisseau qu'il trouverait à Sainte-Catherine, ainsi que le sien, de riz, de manioc, et de toutes sortes de provisions. Cet officier lui demanda la permission de prendre quelques soldats de confiance : de Irala y ayant consenti, il me choisit, ainsi que six Espagnols et vingt autres soldats.

Après un voyage d'un mois, nous arrivâmes à Buenos-Ayres, et ce fut avec bien de la satisfaction que nous y trouvâmes le vaisseau espagnol commandé par Alonso Cabrera. Nous chargeâmes si bien les deux navires de riz, de manioc, de maïs et de toutes sortes de vivres, qu'ils n'auraient pu en contenir da-

vantage. Après un séjour de deux mois nous reprîmes la route de Buenos-Ayres.

La veille de la Toussaint, nous arrivâmes à l'entrée du Rio Parana, à vingt milles de Buenos-Ayres. Les deux capitaines se rapprochèrent pour se demander s'ils étaient déjà dans la rivière. Un pilote prétendait que oui, et l'autre que nous en étions encore à plus de vingt milles. C'est l'usage des marins qui naviguent de conserve, de se rapprocher le soir pour se rendre compte de la route qu'ils ont suivie le jour, et de celle qu'ils se proposent de tenir pendant la nuit, afin de ne pas se séparer.

La largeur du Rio Parana-Wassu, depuis l'embouchure jusqu'à Saint-Gabriel, est de trente milles : là, elle n'est plus que de dix-huit milles. Le pilote de notre vaisseau demanda à l'autre s'il voulait, comme lui, continuer sa route. Mais celui-ci répondit qu'il faisait déjà sombre, et qu'il se tiendrait au large pendant toute la nuit, de crainte

de faire côte dans l'obscurité. Ce pilote était plus sage que le nôtre; ce qui fut bien démontré par l'événement. Nous le quittâmes pour continuer notre route.

CHAPITRE XXX.

—

Naufrage. — Quelques hommes parviennent à gagner Saint-Gabriel, et de là Buenos-Ayres. — Nouveau voyage à l'Assomption.

Le temps devint fort mauvais : nous fûmes poussés sur la côte entre minuit et une heure du matin, avant d'avoir pu jeter l'ancre, et nous échouâmes à environ un mille de terre, sans autre ressource que celle d'adresser nos prières à Dieu, et d'implorer sa miséricorde.

Notre navire fut bientôt mis en pièces par les vagues qui engloutirent quinze Espagnols et six Indiens. Quelques-uns ayant pu saisir des morceaux de bois, se sauvèrent à la nage. J'arrivai à terre sur le mât, avec quinze de mes compagnons. Mais il nous fut impossible de retrouver les cadavres des quinze autres qui avaient péri. Que Dieu ait pitié de leur âme.

Nous avions perdu tous nos effets dans le naufrage; nous étions sans vivres, et il fallut parcourir plus de cinquante milles en cet état, ne vivant que de racines et de fruits sauvages, jusqu'au port de Saint-Gabriel, où nous trouvâmes l'autre vaisseau qui était arrivé trente jours avant nous.

On avait fait savoir notre malheur au commandant, et il en était fort affligé; car il nous croyait tous perdus. Déjà il avait fait dire des messes pour le repos de nos âmes.

Dès que nous fûmes arrivés à Buenos-Ayres, il ordonna d'amener en sa présence le capitaine et le pilote de notre navire, et il leur

fit subir un sévère interrogatoire. Sans de pressantes sollicitations, il aurait fait pendre le pilote ; mais il se contenta de le condamner à servir quatre ans sur une embarcation.

Notre chef fit mettre le brigantin à flot, réunit tout son monde, ordonna de détruire les vaisseaux, après en avoir enlevé le fer, et nous remontâmes le Parana. Après une longue navigation, nous atteignîmes de nouveau Nuestra Señora de l'Assomption, et nous y séjournâmes deux ans, en attendant les ordres de sa majesté impériale.

CHAPITRE XXXI.

—

Alvar-Nuñez arrive d'Espagne. — Il touche à Sainte-Catherine, et se rend à l'Assomption avec trois cents Espagnols (1).

Sur ces entrefaites, Alvar-Nuñez Cabeça de Vaca, que sa majesté avait nommé gou-

(1) Voyez, pour tout ce qui concerne Alvar-Nuñez et son expédition, les notes que j'ai ajoutées à la relation de ce conquérant, qui forme le sixième volume de cette collection.

verneur, arriva avec deux vaisseaux et deux caravelles, qui portaient quatre cents Espagnols et trente chevaux.

Il se dirigea d'abord vers le port de Wiesay ou de Sainte-Catherine, au Brésil. Quand il fut arrivé à huit milles de la terre, il expédia les deux caravelles pour prendre des vivres; mais il s'éleva un orage si violent, qu'elles furent perdues, et qu'on n'en put sauver les équipages.

Alvar-Nuñez n'osant continuer sa navigation avec les deux vaisseaux qui lui restaient les fit détruire, se dirigea par terre vers Buenos-Ayres, et arriva enfin à l'Assomption avec trois cents hommes qui lui restaient des quatre cents qu'il avait amenés, les autres étaient morts de misère et de maladie.

Ce voyage avait duré huit mois entiers. L'Assomption est éloignée de trois cents milles de Sainte-Catherine. (Par la ligne la plus directe; en suivant par le fleuve, il y en a trois cent trente-quatre jusqu'à la mer, et trois cents

pour remonter de là à Sainte-Catherine.) Alvar-Nuñez apportait une nomination de sa majesté impériale à la charge de gouverneur du pays : il requit donc de Irala de lui remettre le commandement. Celui-ci déclara qu'il était prêt à obéir, mais qu'il fallait auparavant exhiber l'ordre de sa majesté. Le conseil ne put obtenir d'Alvar-Nuñez qu'il remplît cette formalité. Il consentit seulement à montrer ses pouvoirs à deux ou trois prêtres, et à quelques officiers. On verra plus tard quel fut le sort de ce gouverneur.

CHAPITRE XXXII.

—

Le gouverneur passe l'armée en revue. — Il envoie des embarcations remonter le fleuve pour attaquer les Surucusis et les Achkeres, dont le cacique est pendu.

Alvar-Nunez passa l'armée en revue, et trouva qu'elle se montait à huit cents hommes. Il se lia tellement d'amitié avec de Irala qu'ils étaient comme deux frères, de sorte que celui-ci conserva autant de pouvoir dans l'armée qu'il en avait auparavant.

Alvar fit construire neuf brigantins pour remonter le Parabol aussi loin que possible. En attendant qu'ils fussent prêts, il en expédia trois que nous avions, sous la conduite d'Antonio Cabrera et de Diego Tabellino, avec l'ordre de s'avancer aussi loin que possible, et de chercher des Indiens qui eussent des provisions de maïs et de manioc.

Ils arrivèrent d'abord chez une nation nommée *Surucusis*, qui avait beaucoup de maïs, du manioc, une autre racine dont le goût ressemble à celui de la noisette et que l'on nomme *mandües*, de la viande et du poisson. Les hommes vont tout nus, et portent à la lèvre une pierre bleue de la grandeur d'une dame à jouer, mais les femmes se couvrent les parties naturelles.

Nous laissâmes nos embarcations dans cet endroit, avec quelques hommes pour les garder, et nous avançâmes à quatre journées de chemin dans l'intérieur du pays, où nous

trouvâmes un village de Carios qui pouvait contenir environ trois mille habitants. Ils nous fournirent beaucoup de renseignements sur l'intérieur du pays : nous regagnâmes ensuite nos brigantins. Nous redescendîmes le Parabol, et nous arrivâmes chez une nation nommée *Achkeres*. Nous y trouvâmes une lettre de notre commandant, qui contenait l'ordre de faire pendre leur principal cacique nommé Achkere. Irala le fit exécuter sur-le-champ, ce qui fut cause d'une guerre cruelle, comme on le verra par la suite.

Après avoir pendu cet Indien, nous redescendîmes jusqu'à Nuestra Señora de l'Assomption, où nous nous hâtâmes de rendre compte à Alvar-Nuñez de tout ce qui nous était arrivé pendant notre voyage.

CHAPITRE XXXIII.

—

Le pays de Dabero, et celui des Carios se soulèvent contre les chrétiens. — Conquête de celui de Dabero (1).

Notre commandant ordonna aux principaux caciques de l'Assomption de lui fournir deux mille Indiens, pour remonter la rivière. Ceux-ci se déclarèrent prêts à obéir

(1) C'est le même que Cabeça de Vaca nomme Tabère et Atabère. Voyez ses commentaires, chap. XLII.

en cela comme en tout; mais ils lui conseillèrent de bien réfléchir à ce qu'il faisait, en s'embarquant dans cette entreprise. Ils l'assurèrent que le pays de Dabero et celui des Carios se soulèveraient en masse contre les chrétiens, car Dabero, leur principal cacique, était le frère d'Achkere que nous avions fait périr, et ne respirait que vengeance contre les chrétiens.

Le gouverneur renonça donc à l'expédition qu'il avait projetée, et se prépara à marcher contre d'autres ennemis. Il convint avec son frère d'arme, Martin-Dominique de Irala, que celui-ci s'avancerait avec quatre cents chrétiens et deux mille Indiens contre Dabero et les Carios, et les détruirait complétement.

De Irala partit de l'Assomption, marcha contre Dabero, et le fit sommer, au nom de sa majesté impériale, de mettre bas les armes; mais celui-ci, comptant sur ses forces, ne voulut pas y consentir. Tous ses villages

étaient bien fortifiés, avec trois rangs de palissades et des fossés profonds, comme ceux dont j'ai parlé au chapitre XXI.

Après lui avoir laissé trois jours de réflexion, le quatrième, trois heures avant le lever du soleil, nous attaquâmes le village. Tous les hommes furent passés au fil de l'épée, et un grand nombre de femmes réduites en esclavage. Elles nous furent fort utiles.

Nous perdîmes seize chrétiens dans cette affaire. Quant aux Indiens, le massacre en fut terrible. Il resta près de trois mille *cannibales* sur le champ de bataille.

Bientôt après cette défaite, Dabero vint demander grâce pour lui et sa nation : tous promirent d'être dorénavant soumis aux chrétiens, et prièrent qu'on leur rendît leurs femmes et leurs enfants; ce que, d'après les ordres de sa majesté, on fut obligé de leur accorder.

CHAPITRE XXXIV.

—

Les Espagnols remontent le Parabol, après avoir fortifié l'Assomption et y avoir laissé une garnison. — Ils arrivent au mont Saint-Ferdinand chez les Paiembos, les Bascheropos et les Surucusis.

Après avoir ainsi terminé cette expédition, nous redescendîmes le Rio Parabol, pour aller rejoindre notre général, Alvar-Nuñez Cabeça de Vaca, et lui rendre compte de ce qui s'était passé. Celui-ci, qui se préparait à se mettre en marche, ordonna à Dabero de lui four-

nir deux mille Indiens bien armés pour l'accompagner : ce chef les lui accorda sans difficulté. Alvar demanda aux Carios ce qui était nécessaire pour équiper neuf brigantins. Dès que tout fut prêt, il s'embarqua avec cinq cents chrétiens, et en laissa trois cents à l'Assomption, sous le commandement de Juan Salasar.

Notre flottille se composait de quatre-vingt-huit canots d'Indiens, et de neuf brigantins qui portaient les chrétiens. Il y avait deux chevaux à bord de chaque brigantin; mais on leur fit faire par terre les cent premiers milles, jusqu'à une montagne nommée de Saint-Ferdinand, où on les embarqua.

Quand nous arrivâmes près du territoire de nos ennemis les Paiembos, ils prirent la fuite avec leurs femmes et leurs enfants, après avoir brûlé leurs villages; et pendant plus de cent milles, nous trouvâmes le pays désert. Nous allâmes ensuite chez une nation très-

puissante nommée *Bascheropos*; elle a de la viande et du poisson en abondance. Son territoire s'étend à plus de cent milles, et elle possède un nombre infini de canots. Les femmes se couvrent les parties naturelles. Ces Indiens ne voulurent pas traiter avec nous, et s'enfuirent.

Nous passâmes ensuite chez les *Surucusis*. Cette nation est éloignée de quatre-vingt-dix milles des Bascheropos. Chaque individu habite avec sa famille une cabane séparée. Les hommes portent aux oreilles des morceaux de bois de la grandeur et de la forme d'une dame à jouer.

Leurs femmes sont très-belles; elles n'ont aucun vêtement; elles s'introduisent dans la lèvre inférieure un morceau de cristal gris, de la grosseur du doigt. Les Surucusis sont puissants. Ils ont du maïs, du manioc, et toutes sortes de vivres.

Notre commandant leur demanda des renseignements sur une nation nommée *Carcha-*

caris et sur les Carios. Ils lui répondirent que la première leur était inconnue, et que les Carios étaient dans leurs villages. Nous trouvâmes par la suite que cela n'était pas exact.

Alvar se décida alors à s'avancer dans l'intérieur du pays, et il ordonna à cent cinquante hommes de rester pour garder les brigantins. Il leur laissa des vivres pour deux ans, et se mit en route avec trois cent cinquante chrétiens, dix-huit chevaux, et les deux mille Carios qui nous avaient accompagnés depuis l'Assomption. Mais nous n'exécutâmes rien d'important : le commandant n'était pas l'homme qu'il fallait pour conduire une pareille entreprise : il était détesté de toute l'armée, parce qu'il traitait tout le monde fort mal.

Nous marchâmes pendant dix-huit jours sans rencontrer ni les Carios, ni d'autres Indiens; et comme les vivres commencèrent à nous manquer, nous fûmes obligés de retourner sur nos pas. Alvar envoya un Es-

pagnol nommé Francisco Reffiere (Fr. de Ribera), et lui ordonna de s'avancer à dix journées de chemin plus loin; et si le pays était désert, de regagner les brigantins, où il l'attendrait. De Ribera arriva sur le territoire d'une nation nombreuse qui avait beaucoup de vivres, cependant il n'osa se montrer, et revint en toute hâte trouver notre chef, pour lui faire part de sa découverte. Celui-ci voulut alors recommencer l'expédition : mais il en fut empêché par les pluies.

CHAPITRE XXXV.

Hernando de Ribera remonte la rivière. — Il arrive chez les Guebuecusis et les Achkeres (1).

Le commandant ordonna ensuite à Hernando de Ribera de prendre un brigantin, de remonter le Parabol avec quatre-vingts hommes, à la recherche d'une nation nommée *Sherues*, de s'avancer à deux journées de marche

(1) Voyez la Relation de Hernando de Ribera, qui fait suite aux commentaires de Cabeça de Vaca.

seulement dans l'intérieur du pays, et de venir rendre compte de ce qu'il aurait vu.

Le premier jour, nous fîmes quatre milles, et nous arrivâmes sur le territoire des Indiens Guebuecusis, qui occupent une île d'environ trente milles de longueur. On y trouve toutes sortes de racines, et des vivres en abondance : ils ressemblent aux Surucusis. Nous passâmes la nuit chez eux, et le lendemain ils nous fournirent dix canots pour nous accompagner et nous montrer le chemin. Ils allaient deux fois par jour à la pêche et à la chasse, et nous donnaient tout ce qu'ils prenaient.

Après neuf jours de route, nous parvînmes chez les Achkeres. Ils sont fort nombreux, d'une taille très-élevée : je n'ai pas vu d'Indiens aussi grands dans toute la province du Rio de la Plata. Ils habitent à trente-six milles des Surucusis, et ne vivent que de viande et de poisson. Les femmes se couvrent les parties naturelles.

Nous passâmes un jour avec eux, et les Surucusis se rembarquèrent pour retourner dans leur village. Hernando de Ribera, notre chef, demanda aux Achkeres de lui enseigner la route qui conduisait chez les Sherues : ils le firent volontiers, et nous donnèrent huit canots pour nous accompagner. Ceux qui les montaient nous fournirent du gibier et du poisson en profusion.

Ces Indiens tirent leur nom d'un poisson nommé *achkere*, qui a la peau si dure qu'aucune arme ni flèche ne peuvent l'entamer. Ces poissons sont très-grands, et font des ravages considérables parmi les autres. Leurs œufs, qu'ils déposent à deux ou trois pas de l'eau, ont une très-forte odeur de musc, et sont très-bons; mais le meilleur morceau est la queue, cependant le reste n'est pas malsain. En Allemagne où on le considère comme un animal nuisible et venimeux, on le nomme *crocodill*. On dit que son regard et surtout son souffle sont mortels,

cela est faux : ce qui est vrai, c'est que quiconque a regardé ce poisson doit mourir un jour, car rien n'est plus certain que la mort.

On raconte aussi que le crocodille est produit spontanément dans les sources, que le seul moyen de le tuer est de lui présenter un miroir, qu'alors la réflexion de son propre regard le fait périr sur-le-champ; mais ce sont des fables inventées à plaisir. Si cela était la vérité, je serais mort depuis longtemps, puisque j'en ai vu et pris plus de trois mille, et je n'aurais pas parlé si longuement de ce poisson si je ne le connaissais pas parfaitement.

CHAPITRE XXXVI.

—

Nous arrivons chez les Sherues, qui nous reçoivent et nous traitent parfaitement bien.

Au bout de neuf jours nous arrivâmes chez des Sherues qui demeurent à trente-six milles des Achkeres. Cette tribu est très-nombreuse ; mais ce n'est pas encore la véritable nation des Sherues, au milieu de laquelle leur roi demeure. Ces derniers ont des mous-

taches, se fixent aux oreilles un anneau en bois, ce qui leur donne une apparence fort singulière : ils portent aussi à la lèvre un morceau de cristal bleu de la grandeur d'une dame à jouer. Tout leur corps est coloré en bleu depuis le cou jusqu'aux genoux, de sorte qu'on dirait qu'on leur a peint des hauts de chausses. Les femmes se peignent tout le corps d'une autre façon; mais de la même couleur depuis les seins jusqu'aux cuisses. Ces peintures sont exécutées avec tant d'art, qu'on ne trouverait pas facilement en Allemagne un peintre capable de les faire. Ces Indiennes sont toutes nues, assez belles à leur manière, et ne manquent pas de quelques agréments dans l'obscurité.

Nous restâmes un jour chez eux : ensuite nous parcourûmes en trois jours les quatorze milles qui nous séparaient de la résidence de leur roi, dont ils ont pris le nom de Sherues. Son territoire n'a que *quatre* milles de largeur, il possède cependant un village sur le

Parabol. Nous y laissâmes notre brigantin sous la garde de douze Espagnols, et nous partîmes pour l'habitation du roi après avoir ordonné aux Sherues de les bien traiter ; ce qu'ils firent comme ils l'avaient promis.

A un mille avant d'y arriver, nous le rencontrâmes dans une plaine, à la tête de douze mille Indiens. Il s'avança vers nous en nous faisant des signes d'amitié. On avait préparé un chemin d'environ huit pas de large que l'on avait jonché d'herbes et de fleurs, et nettoyé avec tant de soin, qu'on ne découvrait pas le plus petit caillou ni le moindre morceau de bois. Le roi avait avec lui des musiciens dont les instruments ressemblaient à ceux que nous appelons *schalmeyen* (chalumeaux). Il avait fait traquer le gibier de tous les côtés, de sorte que l'on tua devant nous trente cerfs et vingt autruches ou *landu*, ce qui était très-amusant à voir. Quand nous arrivâmes au village, le roi fit loger deux chrétiens dans chaque maison, et prit notre

chef dans la sienne : celle qu'on m'assigna n'en était pas éloignée. Il ordonna à ses sujets de nous traiter somptueusement et de nous fournir tout ce dont nous aurions besoin : en un mot, sa réception fut digne du plus puissant souverain du pays.

Pendant que ce roi prend ses repas on fait de la musique. Quelques hommes et les plus belles femmes viennent danser autour de lui : ce spectacle nous parut si extraordinaire que nous en perdions l'appétit. Ces Sherues ressemblent à ceux dont j'ai parlé plus haut.

Les femmes fabriquent avec beaucoup d'art des manteaux de coton, qui ressemblent à nos toiles damassées. Elles y tissent des dessins qui représentent des cerfs, des autruches, des lamas; ces manteaux leur servent de couvertures, de siéges, et à beaucoup d'autres usages.

Ces Indiennes sont très-belles, très-vives,

caressantes et d'un tempérament qui m'a paru très-porté à l'amour.

Nous restâmes quatre jours dans ce village. Le roi demanda à notre chef où nous allions, et quel était le but de notre voyage. Celui-ci lui ayant répondu que nous cherchions de l'or et de l'argent, le roi lui fit présent d'une couronne de ce dernier métal, qui pouvait peser un marc et demi, d'une lame d'or d'une palme de long, large de la moitié, et de quelques autres objets en argent. Il dit qu'il n'en possédait pas davantage, et qu'il les avait conquis autrefois dans une guerre contre les Amazones.

Nous fûmes très-agréablement surpris en entendant parler des Amazones et de leurs grandes richesses. Nous nous empressâmes de lui demander si leur pays était éloigné, et si on pouvait y arriver par eau. Il nous répondit qu'il fallait absolument y aller par terre, et qu'il y avait deux mois de marche.

Aussitôt que le roi des Sherues nous eut donné ces renseignements, nous résolûmes, comme on va le voir, de nous rendre chez les Amazones.

CHAPITRE XXXVII.

—

Description des Amazones. — Nous nous mettons en marche pour aller à leur recherche. — Nous arrivons chez les Siberis et les Orthuesens.

Les Amazones n'ont qu'un sein, et ne reçoivent la visite des hommes que trois ou quatre fois par an. Si une Amazone accouche d'un garçon, elle l'envoie à son père, et si c'est une fille, elle la garde, et lui brûle le sein droit pour l'empêcher de croître,

afin qu'elle puisse plus facilement tirer de l'arc, car elles sont très-vaillantes, et vont à la guerre contre leurs ennemis. Ces femmes habitent une île où l'on ne peut arriver qu'en canots. On n'y voit ni or ni argent, mais on en trouve en quantité sur la terre ferme qui est occupée par les hommes. Cette dernière nation est très-puissante, et leur roi s'appelle Jegnes.

Hernando de Ribera demanda au roi des Sherues de lui donner quelques Indiens pour l'accompagner dans l'intérieur. Celui-ci lui représenta qu'à cette époque de l'année, le pays était couvert d'eau, et qu'on y voyageait bien difficilement. Nous ne nous laissâmes pas arrêter par cette objection. Il fournit donc vingt hommes à notre chef pour porter ses vivres ou son bagage, et cinq à chacun de nous; car nous devions marcher pendant huit jours à travers une contrée entièrement inhabitée.

Nous arrivâmes huit jours après chez une

nation appelée *Siberis*, dont les mœurs et la langue ressemblent en tout à celles des Sherues. Pendant tout le voyage, nous fûmes forcés de marcher dans l'eau jusqu'à la ceinture, sans pouvoir en sortir. Quand nous voulions allumer du feu, nous étions obligés de construire une espèce d'échafaud sur lequel nous le placions, et il arrivait plus d'une fois que le pot dans lequel cuisait notre dîner se renversait et tombait dans l'eau. Nous étions alors obligés de dîner par cœur, et par-dessus tout cela, les moustiques ne nous laissaient pas un moment de repos ni le jour ni la nuit.

Nous demandâmes aux Siberis s'il nous restait encore beaucoup d'eau à traverser. Ils nous répondirent qu'après trois jours de marche, nous arriverions sur la terre ferme, et à cinq journées plus loin, chez une nation nommée *Orthuesen*. Ils nous firent entendre que nous étions trop peu nombreux, et que nous ferions mieux de retourner sur nos pas; ce-

pendant nous ne le fûmes pas à cause des Sherues. Nous voulûmes renvoyer chez eux les Indiens de cette nation, qui nous avaient accompagnés jusque-là; mais ils s'y refusèrent, parce que leur roi leur avait ordonné de ne pas nous quitter, et de ne revenir qu'avec nous. Les Siberis nous donnèrent dix hommes pour nous conduire chez les Orthuesens. Nous marchâmes encore pendant sept jours dans l'eau qui était si chaude qu'on eût dit qu'elle avait été sur le feu.

Nous aurions pu nous croire au milieu d'un fleuve, les pluies avaient été si fortes, que tout le pays qui est très-plat, en était inondé. Nous avons trouvé par la suite de semblables débordements dans divers endroits.

Le neuvième jour, vers les onze heures de l'après-midi, nous arrivâmes à la ville des Orthuesens, et nous mîmes près d'une heure à la traverser pour arriver à l'habitation du roi. Une grande famine désolait alors le pays : les sauterelles avaient deux

fois dévoré les récoltes, et détruit tous les fruits, de sorte qu'on n'y trouvait rien à manger. Cette nouvelle nous effraya beaucoup; et comme nous n'avions nous-mêmes que très-peu de vivres, il fallut nous décider à partir promptement. Notre chef demanda donc au cacique combien nous avions encore de chemin à faire pour arriver chez les Amazones. Il répondit qu'il y avait au moins pour un mois de marche, et que toute la contrée, comme celle que nous venions de traverser, était couverte d'eau.

Le cacique des Orthuesens donna à notre chef quatre plaques d'or et quatre bracelets d'argent. Les Indiens portent ces plaques sur le front, comme chez nous les grands seigneurs portent des chaînes d'or au cou. Notre capitaine lui donna en échange des couteaux, des ciseaux, des chapelets, et d'autres bagatelles de Nuremberg. Nous en aurions volontiers pris davantage; mais nous n'osions pas le faire n'étant pas assez en force. Cette na-

tion est extrêmement nombreuse, et leur ville est la plus grande que j'aie vue dans les Indes. La mortalité causée par la famine fut, je crois, ce qui nous sauva; sans cela nous aurions eu bien de la peine à nous tirer d'entre leurs mains.

CHAPITRE XXXVIII.

—

Nous retournons vers notre commandant, qui nous prend notre butin. Les troupes se soulèvent.

Nous prîmes le parti de retourner chez les Siberis. Les vivres nous manquaient, et nous n'avions pour nourriture que les fruits d'un arbre nommé palmides (*palmistes*), et des racines sauvages. Quand nous arrivâmes chez les Sherues, la moitié de nos soldats étaient

dangereusement malades, tant pour avoir marché dans l'eau pendant trente jours, sans jamais en sortir, qu'à cause de la misère, de l'eau croupie qu'ils avaient été obligés de boire, et des souffrances qu'ils avaient éprouvées pendant cette expédition.

Nous restâmes quatre jours chez le roi des Sherues, qui nous traita parfaitement bien, et ordonna à ses sujets de nous fournir tout ce dont nous pourrions avoir besoin. Chaque soldat avait ramassé, pendant ce voyage, la valeur de deux cents ducats en manteaux de coton et en objets d'argent. Nous avions échangé secrètement, avec les Indiens, des couteaux, des chapelets, des ciseaux et des miroirs contre ces objets. Nous descendîmes la rivière pour rejoindre notre commandant, Alvar-Nuñez. Dès que nous fûmes arrivés, il nous fit défendre, sous peine de mort, de quitter les vaisseaux. Il vint lui-même à bord, fit arrêter Hernando de Ribera, et nous enleva tout le butin que

nous avions fait pendant cette expédition. Il voulait même faire pendre notre chef. Mais quand nous apprîmes cette nouvelle à bord, nous nous soulevâmes, et, aidés par un grand nombre de nos amis qui se trouvaient à terre, nous signifiâmes au général qu'il eût à remettre Hernando de Ribera en liberté, et à nous rendre tout ce qu'il nous avait enlevé, que sinon nous saurions bien nous faire justice.

Quand Alvar nous vit en révolte ouverte, il fut trop heureux de nous apaiser en élargissant notre chef et en nous rendant tout ce qu'il nous avait pris. Il nous fit les plus belles promesses; mais on verra par la suite ce qui lui arriva. Tout étant tranquille, notre commandant demanda à Hernando de Ribera un rapport exact sur ce qu'il avait vu dans cette expédition, et pourquoi il avait tardé si longtemps. Les explications que nous lui donnâmes le satisfirent parfaitement.

Alvar avait fait arrêter notre chef et nous

avait maltraités, parce que nous n'avions pas observé ses instructions ; car il nous avait ordonné de ne pas nous avancer au delà de deux journées du pays des Scherues, de venir lui rendre compte de ce que nous aurions vu ; et nous avions pénétré jusqu'à trois journées de marche de cet endroit.

CHAPITRE XXXIX.

—

Alvar-Nuñez s'attire la haine des soldats par son orgueil. — Il fait massacrer les Surucusis sans aucun motif.

Sur notre rapport, le gouverneur se décida à s'avancer dans le pays à la tête de toutes ses forces ; ce qui ne nous convenait pas, parce que la contrée était entièrement couverte d'eau. La plupart de ceux qui avaient été chez les Orthuesens souffraient encore des

suites des fatigues éprouvées pendant cette expédition. D'ailleurs, Alvar n'inspirait pas une grande confiance à l'armée, car il n'avait jamais rempli de charges importantes.

Nous restâmes donc deux mois chez les Surucusis : pendant ce temps, le général fut attaqué d'une fièvre qui l'obligea à garder le lit. Mais nous ne nous en inquiétions pas beaucoup, nous souciant fort peu de lui.

Je n'ai pas vu chez les Surucusis un seul homme qui eût quarante ou cinquante ans, ni de pays plus malsain. Il est situé sous le tropique du capricorne, où le soleil donne d'aplomb. Ce climat est aussi pestilentiel que celui de Sant-Tomé. J'ai revu chez ces Indiens la constellation nommée le chariot ou la grande ourse, que nous n'avions pas aperçue depuis les îles du cap Vert.

Notre gouverneur, se voyant retardé par sa maladie, fit partir cent cinquante chrétiens et deux mille Carios à bord de quatre bri-

gantins. Il leur ordonna de se rendre à l'île des Surucusis, éloignée de quatre milles, de réduire en esclavage ou de passer au fil de l'épée toute la population, et de n'épargner aucun Indien au-dessus de quarante ans. On a vu plus haut de quelle manière les Surucusis nous avaient reçus. Je vais raconter comment ils en furent récompensés; et Dieu sait combien nous fûmes injustes dans cette occasion.

Quand nous arrivâmes à leurs villages, ces Indiens, qui n'avaient aucun soupçon de notre dessein, vinrent au-devant de nous armés d'arcs et de flèches, mais avec des démonstrations amicales. Bientôt une querelle s'étant élevée entre eux et les Carios, nous en profitâmes pour faire sur les premiers une décharge de mousqueterie qui en tua un grand nombre. Nous prîmes plus de deux mille Surucusis de tout sexe et de tout âge, après leur avoir enlevé tout ce qu'ils possédaient, comme c'est l'usage en pareille occasion. Nous

rejoignîmes ensuite notre commandant, qui fut très-satisfait du succès de cette expédition.

Comme nous avions un grand nombre de malades, et que l'armée était très-mécontente, Alvar, voyant qu'il ne pouvait en rien faire, se décida à descendre le Rio Parabol et à regagner l'Assomption, où il avait laissé une partie de ses troupes. Il éprouva dans cette ville un accès de fièvre qui l'empêcha de sortir pendant quinze jours; mais je crois qu'il restait chez lui plutôt par orgueil et par mauvaise volonté que par nécessité : il ne parlait jamais aux soldats, et les traitait avec beaucoup d'arrogance.

Le prince ou le général chargé du gouvernement d'un pays doit, au contraire, se montrer bienveillant avec les petits comme avec les grands, et parler avec affabilité à tous ceux qui s'adressent à lui. Il doit se rappeler qu'il faut qu'il traite tout le monde comme il voudrait être traité lui-même, et qu'il soit plus prudent et plus habile que les

autres, puisqu'il doit leur commander. Il est honteux, en effet, d'être supérieur par son grade, quand on ne l'est pas par sa sagesse. Il ne doit pas non plus être fier de cette supériorité, mais se rappeler que le général est pour l'armée, et non pas l'armée pour le général.

CHAPITRE XL.

—

Alvar-Nuñez Cabeça de Vaca, commandant des Espagnols, est mis en arrestation par ses propres troupes, et envoyé à sa Majesté impériale. — Martin Dominique de Irala est proclamé général.

Notre commandant n'avait de considération pour personne, et voulait que tout pliât devant lui et devant ses volontés. L'armée entière, réunie en assemblée générale, décida donc à l'unanimité qu'il fallait l'arrêter, le renvoyer à l'empereur, et rendre compte à sa ma-

jesté impériale de ses belles qualités, de la manière dont il nous avait traités, et de tout ce qui s'était passé.

Trois des principaux officiers, savoir : le trésorier de S. M. Alonso Cabrera, Don Francisco Mendoce et Grato Amiego (Garcia Vanegas), se rendirent chez lui à la tête de deux cents soldats, et s'emparèrent de sa personne au moment où il y pensait le moins. C'était au mois d'avril, le jour de saint Marc, l'an 1543. On le garda prisonnier pendant plus d'un an, jusqu'à ce qu'on eût préparé et fourni de vivres une caravelle, à bord de laquelle on l'expédia en Espagne avec deux officiers.

Il était nécessaire de choisir un autre chef pour administrer le pays et commander l'armée, jusqu'à ce qu'on eût reçu des ordres de sa majesté. Martin-Dominique de Irala, qui avait déjà été gouverneur, fut donc proclamé général, car il était fort aimé des troupes. Tout le monde fut très-satisfait de ce

choix, à l'exception de quelques officiers qui avaient été les amis d'Alvar-Nuñez; mais ceux-là ne jouissaient d'aucune considération.

A cette époque, j'étais dangereusement malade d'une hydropisie que j'avais gagnée en marchant si longtemps dans l'eau lors de l'expédition chez les Orthuesens, et en souffrant tant de fatigues et de misères. Quatre-vingts chrétiens tombèrent malades à la suite de ce voyage, et trente seulement revinrent à la santé.

CHAPITRE XLI.

—

La division se met entre les chrétiens. — Les Carios trament un complot contre eux. — Les Jeperis et les Bathacis viennent à leur secours.

Dès qu'Alvar-Nuñez fut parti pour l'Espagne, la discorde se mit parmi nous, tellement que personne n'était d'accord. Les chrétiens se battaient continuellement entre eux, et le diable s'en mêla si bien, que nul

n'était en sûreté ; ce qui dura pendant plus d'un an.

Les Carios, qui, jusqu'alors, nous avaient traités en amis, voyant que les chrétiens étaient désunis et se battaient sans cesse, résolurent de profiter de cette occasion pour les massacrer ou les chasser du pays. Mais Dieu qui nous protégeait fit avorter leur entreprise.

Quand nous vîmes que ces Indiens, les Aygais et plusieurs autres nations avaient pris les armes, nous fûmes bien forcés de mettre fin à nos querelles, et nous fîmes alliance avec quelques tribus, entre autres avec les Jeperis et les Bathacis. Ces naturels peuvent mettre cinq mille hommes sous les armes. Ils ne cultivent pas la terre.

Ces deux nations sont aussi vaillantes sur l'eau que sur terre. Elles combattent avec des *tardes*, armes de la longueur d'une demi-pique, mais moins grosses, et dont la pointe est faite d'un caillou. Elles portent une espèce de mas-

sue de quatre palmes de long suspendue à la ceinture. Chaque homme a aussi une douzaine de bâtons longs d'un palme. Ils fixent au bout de ces bâtons les dents extrêmement aiguës d'un poisson nommé *palamède* qui ressemble à nos tanches. On va voir à quel usage ils les emploient.

Ils attaquent d'abord l'ennemi avec leurs tardes. S'il prend la fuite, ils lui jettent leur massue entre les jambes, pour le faire tomber : alors, sans regarder s'il est mort ou vivant, ils lui coupent la tête avec ces dents de poisson ; ce qu'ils font avec tant de promptitude, qu'on n'a pas le temps de se retourner. Ils remettent ensuite ces bâtons à leur ceinture.

Voici maintenant ce qu'ils font avec les têtes qu'ils ont coupées dans un combat, ils enlèvent la peau avec la chevelure, la font sécher, et la placent au bout d'une perche en signe de victoire, comme les chevaliers suspendent leurs trophées dans les églises. Pour

en revenir au sujet principal, je dirai, en un mot, que les Jeperis et les Bathacis vinrent à notre secours avec mille guerriers, ce qui nous fit grand plaisir.

CHAPITRE XLII.

—

Les chrétiens sont vainqueurs des Carios par le secours des Jeperis et des Bathacis. — Ils s'emparent de Froemidière et de Caraieba.

Notre chef quitta donc l'Assomption avec trois cent cinquante chrétiens et mille Indiens; de sorte que chacun de nous en avait trois pour le servir. A trois milles de là nous découvrîmes le camp des Carios, qui étaient au nombre de quinze mille : ils l'a-

vaient très-bien fortifié. Nous en approchâmes à la distance d'un demi-mille ; mais comme nous étions très-fatigués, et qu'il tombait une pluie violente, nous résolûmes de ne pas les attaquer ce soir-là.

Le lendemain matin, à six heures, nous marchâmes contre eux. L'attaque commença à sept heures, et dura jusqu'à dix. Ils furent mis en fuite, et se réfugièrent à *Froemidière*, village éloigné de quatre milles, et qu'ils avaient fortifié. Ils laissèrent sur la place deux mille hommes à qui les Jeperis coupèrent la tête. Leur chef se nommait Machkarias. Il y eut de notre côté dix chrétiens de tués, et un assez grand nombre de blessés que nous envoyâmes à l'Assomption.

Nous avançâmes contre Froemidière, où les Indiens, commandés par leur cacique, s'étaient réfugiés. Ce village est très-bien fortifié, et environné de trois rangs de palissades formés de pieux de la grosseur d'un homme, et de trois brasses de hauteur. Ils

avaient aussi creusé des fossés comme ceux dont j'ai déjà parlé, et les avaient garnis de pieux très-aigus. Ce village était très-fort, et la garnison nombreuse et brave, de sorte que nous fûmes trois jours sans pouvoir nous en emparer; enfin la Providence nous accorda la victoire.

Nous fîmes de grands boucliers avec des peaux de cerf et de tapir. Cet animal est de la grandeur d'un mulet; il est gris, et ses pieds sont pareils à ceux d'une vache : du reste il ressemble *en tout* à un âne. Il est très-bon à manger et fort commun dans ce pays. Sa peau a un demi-pouce d'épaisseur. Nous armâmes avec ces boucliers les Jeperis qui avaient déjà des lances, puis l'on plaça chaque arquebusier entre deux Indiens. Nous fabriquâmes quatre cents boucliers.

Entre deux et trois heures du matin, l'assaut fut donné en trois endroits différents, et en moins d'une heure nous eûmes forcé les trois palissades, et pénétré dans le village.

Nous massacrâmes une multitude d'Indiens, sans épargner l'âge ni le sexe. La plupart parvinrent cependant à s'échapper, et se réfugièrent dans un autre village, nommé *Caraieba* situé à vingt milles de là. Ils se fortifièrent et se réunirent en grand nombre. Ils avaient choisi cet endroit parce qu'il était situé près d'une grande forêt où ils espéraient se retirer si leurs nouveaux retranchements étaient forcés.

Notre chef de Irala s'avança contre ce village à la tête des chrétiens, des Jeperis et des Bathacis, et nous établîmes notre camp vers cinq heures du soir, de manière à ce qu'il environnât la place de trois côtés. Nous plaçâmes aussi une embuscade dans la forêt. Nous reçûmes de l'Assomption un secours de deux cents chrétiens et de cinq cents Indiens; car un grand nombre des nôtres ayant été blessés à l'attaque du dernier village, nous avions été obligés de les renvoyer. Nos forces consistaient en tout en quatre cent

cinquante chrétiens et mille trois cents Jeperis et Bathacis.

De leur côté, les Carios avaient si bien garni ce village de fossés et de palissades, que je n'en ai jamais vu d'aussi fort. Ils avaient aussi creusé des fossés recouverts de broussailles, où vingt ou trente hommes auraient pu tomber. Ces piéges étaient très-nombreux, mais la Providence divine, qui veillait sur nous, nous préserva de cette embûche.

Nous étions depuis quatre jours devant Caraiéba sans avancer nos affaires, quand la trahison qui gouverne ce monde vint à notre secours. Un cacique indien à qui le village appartenait, vint pendant la nuit trouver notre chef, et lui offrit de livrer la place s'il voulait lui promettre de ne pas la brûler ni la dévaster. De Irala s'y étant engagé, l'Indien lui enseigna deux sentiers par lesquels on pouvait s'en approcher en traversant la forêt : il devait mettre le feu dans le village pour nous

en faciliter l'entrée à la faveur du tumulte.

Ainsi fut fait, nous y pénétrâmes de cette manière; nous passâmes un grand nombre d'Indiens au fil de l'épée, et ceux qui cherchèrent à s'échapper tombèrent entre les mains des Jeperis leurs ennemis, qui ne leur firent pas de quartier.

Cette fois les Carios n'avaient avec eux ni leurs femmes ni leurs enfants, ils étaient cachés dans une forêt à quatre milles de là.

Ceux qui parvinrent à s'échapper se réfugièrent chez Dabero, cacique du village de *Juberic Sabaie*, à quarante milles de Caraieba. Nous aurions désiré les poursuivre, mais ils avaient tout saccagé dans leur retraite, de sorte que nous fûmes obligés de rester à Caraieba pendant quatre jours pour nous reposer et panser les blessés.

CHAPITRE XLIII.

—

Les chrétiens retournent à l'Assomption.— Ils se préparent à remonter le fleuve. — Prise de Juberic Sabaie. — Dabero est reçu à merci.

Nous retournâmes donc à l'Assomption dans l'intention de remonter le fleuve, et de nous rendre par-là à Juberic Sabaie où le cacique Dabero faisait sa demeure.

Nous employâmes quinze jours à réunir

les armes et les provisions de toute espèce nécessaires à l'expédition. Nous prîmes de nouveaux renforts de chrétiens et d'Indiens, car nous avions eu un grand nombre de blessés dans la dernière affaire.

Aussitôt que tout fut prêt, nous commençâmes à remonter le Parabol avec neuf brigantins et deux cents canots qui portaient quinze cents Indiens Jeperis. Il y a quarante-six milles de l'Assomption à Juberic Sabaie où nos ennemis les Carios s'étaient réfugiés.

Le cacique qui nous avait livré l'entrée de leur village vint se joindre à nous avec mille guerriers, pour marcher contre Dabero.

Quand nous fûmes arrivés à deux milles de son habitation, de Irala lui envoya deux Indiens carios pour ordonner de sa part à leurs compatriotes de retourner dans leurs pays, promettant de les protéger s'ils voulaient rester tranquilles chez eux avec leurs femmes et leurs enfants, et obéir aux chrétiens comme auparavant. Il jura de les dé-

truire jusqu'au dernier s'ils s'y refusaient.

Dabero leur répondit qu'il ne connaissait ni ne voulait connaître les chrétiens, qu'ils n'avaient qu'à venir, qu'il saurait bien les recevoir. Il fit rouer de coups nos deux envoyés, et leur ordonna de partir au plus vite, que sinon il les ferait assommer. Aussitôt que ceux-ci eurent rapporté cette réponse, notre chef divisa ses forces en quatre corps et se mit en marche.

Nous arrivâmes à une rivière, nommée *Stuesia* dans la langue du pays : elle est large comme le Danube, et profonde de trois pieds, souvent même davantage. Les crues sont quelquefois si fortes qu'elles font les plus grands ravages, et interrompent toute communication. Nos ennemis, campés sur l'autre rive, firent tant d'efforts pour nous empêcher de la traverser, que si dans cette occasion, la Providence ne nous eût pris sous sa protection spéciale, aucun de nous ne s'en serait jamais tiré la vie sauve; mais enfin nous

arrivâmes heureusement de l'autre côté.

Dès que les Carios virent que nous avions traversé la rivière, ils prirent la fuite, et se réfugièrent dans leurs habitations situées à un demi-mille de là. Nous les poursuivîmes, et nous y arrivâmes presque en même temps : ils furent serrés de si près que personne ne put entrer ni sortir. Nous armâmes les Indiens avec les boucliers de peau de tapir dont j'ai parlé plus haut, et avant la fin de la journée, grâce à Dieu, nous eûmes forcé le village et tué un grand nombre d'Indiens.

Notre commandant nous avait ordonné avant l'attaque d'épargner les femmes et les enfants, et de nous contenter de les réduire en esclavage ; mais nous ne fîmes aucun quartier aux hommes qui nous tombèrent sous la main : il en échappa pourtant un grand nombre. Nos amis, les Jeperis, rapportèrent de cette expédition plus de mille têtes de Carios.

Tout étant terminé, le cacique revint à la

tête d'une petite troupe de Carios qui avaient échappé au massacre, nous supplier de rendre leurs femmes et leurs enfants, promettant d'être nos alliés comme auparavant et de nous obéir. Notre général y consentit, et cette nation nous resta fidèle tout le temps que nous passâmes dans le pays. La guerre fut terminée en 1546, elle avait duré un an et demi.

CHAPITRE XLIV.

—

Les chrétiens retournent à l'Assomption. — Ils font une expédition dans l'intérieur pour chercher de l'or.

Nous revînmes ensuite à l'Assomption, où nous séjournâmes deux ans. N'ayant pas reçu de nouvelles d'Espagne pendant tout ce temps, de Irala rassembla l'armée, et proposa de faire une expédition dans l'intérieur pour voir si on ne trouverait pas de l'or ou de

l'argent, ce qui fut accepté avec joie. Il réunit trois cent cinquante Espagnols, et leur proposa de l'accompagner : il promit de fournir les chevaux, les Indiens et tout ce dont on aurait besoin : ceux-ci y consentirent volontiers.

Il fit demander deux mille guerriers aux caciques des Carios qui les fournirent sans difficulté. Tout fut arrangé d'un commun accord; et, deux mois après, le général se mit en marche. Il commença, en 1548, à remonter le Parabol avec sept brigantins et deux cents canots. Ceux qui ne trouvèrent point de place à bord des embarcations allèrent par terre, ainsi que cent trente chevaux.

Les deux troupes se réunirent près de la montagne de Saint-Ferdinand, dans un endroit habité par les Paiembos. Le général renvoya ensuite à l'Assomption cinq brigantins et tous les canots. Deux brigantins restèrent avec cinquante hommes et des vivres pour deux ans, sous la garde d'un capitaine nommé don

Francisco de Mendoce; il avait l'ordre d'attendre son retour, et de se tenir sur ses gardes pour ne pas éprouver le même sort que Juan de Ayolas, qui avait été massacré par les Paiembos.

De Irala se mit en marche à la tête de trois cents chrétiens, de cent trente chevaux et de deux mille Indiens. Il traversa en huit jours un pays entièrement inhabité : le neuvième il arriva chez une nation nommée *Naperus*, qui ne vit que de viande et de poisson. Les hommes sont grands et forts ; les femmes se couvrent les parties naturelles, mais elles ne sont pas belles. De là à Saint-Ferdinand on compte trente-six milles : nous y passâmes la nuit. Le lendemain nous continuâmes notre route, et après quatre jours de marche nous arrivâmes chez les *Maipais*. Ces Indiens sont nombreux; ils ont des vassaux qui travaillent et pêchent pour eux, et qui leur sont soumis, comme chez nous les paysans le sont aux gentilshommes.

Les Maipais ont des vivres en abondance,

surtout du maïs, du manioc et toutes sortes de racines bonnes à manger, nommées *mandeoch ade*, *mandepore*, *mandeoch porpye*, *padades* et *mandues pachkeku*.

Ils ont aussi des cerfs, des moutons du pays, des autruches, des canards, des oies, des poules et toutes sortes de volailles.

On trouve dans leurs forêts beaucoup de miel, dont les naturels préparent une boisson fermentée, et qu'ils emploient à toutes sortes d'usages. Plus on avance dans l'intérieur du pays, et plus il est fertile : on voit toute l'année des champs plantés de maïs et des racines dont j'ai parlé.

Il y a deux espèces d'*amidas* ou mouton du pays, l'une est domestique et l'autre sauvage. Les Indiens s'en servent pour le trait et pour la selle, comme nous nous servons des chevaux. Ayant souffert à la cuisse pendant cette expédition, j'ai fait moi-même quarante milles sur un de ces moutons. On les emploie au Pérou à transporter les marchandises.

Les Maipais sont très-grands et très-braves : ils s'appliquent principalement à la guerre. Leurs femmes sont fort belles, et vivent dans une oisiveté complète; c'est au mari à nourrir sa famille. Leur seule occupation est de filer, de tisser du coton, et de préparer les aliments. Elles sont soumises à leur maris et à tous les bons compagnons qui les en prient, car elles aiment à rendre ces sortes de services. Je n'en dirai pas plus long ici : que ceux qui ne veulent pas me croire fassent le voyage, et ils le verront par eux-mêmes.

Quand nous fûmes à un demi-mille du village de ces Indiens, ils en sortirent pour venir au-devant de nous, et nous invitèrent à passer la nuit dans un hameau voisin, promettant de nous fournir tout ce qui nous serait nécessaire; mais cette offre cachait une trahison. Ils offrirent à notre chef quatre couronnes d'argent et six plaques du même métal : elles avaient un palme et

demi de long et un demi-palme de large. Ils portent ces plaques sur le front en guise d'ornement comme, je l'ai déjà dit plus haut : ils lui donnèrent aussi trois jeunes femmes.

Nous entrâmes dans le village, et nous plaçâmes des sentinelles, aussitôt après avoir pris le repas du soir, pour être à l'abri pendant notre sommeil de toute tentative des habitants. Vers minuit, notre commandant s'aperçut que ses femmes étaient parties, peut-être parce qu'ayant soixante ans il n'avait pu les satisfaire toutes trois; s'il nous les eût laissées, je doute qu'elles eussent pris la fuite. Il fit tant de bruit, que tout le camp fut en émoi. Dès que le jour parut il donna l'ordre de prendre les armes et que chacun se rendit à son poste.

CHAPITRE XLV.

Des tribus Maipais, Zemie, Tohanna, Peionas, Mayegoni, Morronos, Paronios et Symanos.

Les Maipais arrivèrent bientôt au nombre de deux mille, dans l'intention de nous surprendre; mais cela leur réussit mal : il en resta près de la moitié sur le carreau, et les autres furent mis en déroute. Nous les poursuivîmes jusqu'à leur village, sans y trouver personne;

car ils en avaient déjà fait partir les femmes et les enfants. Notre commandant prit alors cent cinquante arquebusiers, deux mille cinq cents Carios, et poursuivit sans relâche les Maipais, ne se reposant que pour dîner, et ne prenant chaque nuit que quatre ou cinq heures de sommeil.

Le troisième jour nous nous trouvâmes chez une tribu d'Indiens Maipais qui avaient leurs familles. Ce n'étaient pas ceux que nous poursuivions, mais seulement leurs alliés : cependant, dans cette occasion, les innocents payèrent pour les coupables. Nous en tuâmes un grand nombre, nous fîmes près de trois mille prisonniers, et, s'il eût fait jour, pas un n'aurait échappé. Ils se réfugièrent sur une colline couronnée de broussailles. J'ai ramené moi-même de ce combat dix-neuf esclaves qui n'étaient pas d'un âge très-avancé, car j'ai toujours mieux aimé prendre les jeunes que les vieux, surtout les filles : je fis aussi un butin assez considéra-

ble. Après cette expédition nous retournâmes à notre camp où nous nous reposâmes huit jours : nous y avions des vivres en profusion.

Cette nation des Maipais demeure à cinquante milles de la montagne de Saint-Ferdinand, où nous avions laissé nos brigantins, et à trente-six milles des Naperus.

Nous entrâmes ensuite chez des Indiens nommés *Zemies*, ils sont vassaux des Maipais, comme chez nous les paysans le sont de leur seigneur. Nous trouvâmes sur la route beaucoup de maïs et de racines. Ce pays est si fertile, qu'avant d'avoir rentré les produits d'un champ, ceux du champ voisin sont déjà mûrs ; et, pendant qu'on récolte celui-ci on en sème un troisième, de sorte que toute l'année l'on a des vivres frais.

Le lendemain nous arrivâmes à un autre village, situé à quatre milles de celui des Maipais. Les habitants prirent la fuite à notre approche, ce qui ne nous empêcha pas d'y

passer deux jours : nous y trouvâmes une grande quantité de vivres.

Six milles plus loin habite une nation nommée *Tohanna*. Ces Indiens avaient pris la fuite en abandonnant leurs provisions ; ils sont aussi soumis aux Maipais.

Après avoir traversé pendant quatre jours un pays désert, nous entrâmes sur le territoire des *Peionas*, qui sont éloignés de quatorze milles de Tohanna. Nous y trouvâmes une population nombreuse. Le cacique vint au-devant de nous, et supplia notre chef de ne pas entrer dans leurs demeures et de camper dans l'endroit où nous étions ; mais celui-ci ne voulut pas y consentir, et s'avança droit vers le village sans s'inquiéter de ce qu'en diraient les Indiens. Nous y prîmes des cerfs, des moutons, des autruches, des perroquets, sans parler du maïs et toutes sortes de racines qui s'y trouvaient en abondance : l'eau y était rare. Nous n'y vîmes ni or ni argent, et nous n'osions pas

en demander, dans la crainte que cela n'effrayât les autres nations dont nous avions à traverser le territoire, et qu'elles ne prissent la fuite.

Nous restâmes trois jours chez les Peionas. Leur cacique nous fournit des renseignements sur le pays, et nous nous remîmes en marche avec un interprète qui devait nous montrer la route, et surtout les endroits où l'on trouve de l'eau, qui est très-rare. Quatre milles plus loin commence le territoire d'une peuplade appelée *Mayegoni*, on nous donna aussi un interprète pour nous servir de guide. Ces Indiens nous fournirent de bonne volonté tout ce dont nous avions besoin.

A huit milles de là nous trouvâmes une nation très-nombreuse, nommée *Morronos*; elle nous reçut très-bien. Nous restâmes deux jours chez ces naturels; ils nous donnèrent des renseignements et un interprète.

Quatre milles plus loin, nous passâmes une journée chez les *Paronios*, nation qui peut

mettre trois ou quatre mille guerriers sous les armes, mais qui souffre souvent de la disette. Nous arrivâmes à douze milles de là chez les *Symanos*, qui sont très-nombreux, et dont le village, situé sur une colline, est environné, en guise de murailles, d'une haie d'épines. Ceux-ci nous reçurent à coups de flèches : cette insolence ne fut pas de longue durée, et bientôt ils furent obligés de prendre la fuite. Ils brûlèrent leur village avant de l'abandonner, cependant nous trouvâmes dans les champs autant de vivres qu'il nous en fallait.

CHAPITRE XLVI.

Des Barconos, Leyhannos, Carchconos, Suboris et Peisennos.

Après avoir parcouru seize milles en quatre jours, nous arrivâmes chez les *Barconos.* Ces Indiens, qui ne s'attendaient pas à notre arrivée, commencèrent par prendre la fuite; mais

nous les atteignîmes près de leur village. Nous leur demandâmes des vivres, et ils nous apportèrent un nombre considérable d'oies, de moutons, de cerfs et d'autruches, de sorte que nous en fûmes très-satisfaits. Nous restâmes quatre jours avec eux, et nous en tirâmes toutes sortes de renseignements sur l'état du pays.

Nous marchâmes trois jours, et nous trouvâmes, à cent soixante-deux milles de là, les *Leyhannos*. Cette nation souffrait beaucoup de la disette, les sauterelles ayant dévoré leurs récoltes. Seize milles plus loin, nous parvînmes chez les *Carchconos* : les sauterelles avaient aussi paru sur leur territoire; mais les ravages qu'elles avaient exercés étaient bien moindres. Ils nous annoncèrent qu'avant d'arriver chez les *Suboris*, nous avions vingt-quatre ou trente milles à faire dans un pays entièrement dépourvu d'eau : Nous les parcourûmes en six jours. Un grand nombre de soldats moururent de soif

pendant la route, quoique nous eussions eu soin, d'après cet avis, d'emporter une bonne provision d'eau.

Pendant la marche nous trouvâmes une plante dont les feuilles, très-larges, retiennent l'eau comme dans un vase; et même elle s'y conserve plus longtemps. Chacune de ces plantes peut en contenir une demi-mesure.

Il y avait environ deux heures que le soleil était couché quand nous arrivâmes au village des Suboris. Dès qu'ils nous aperçurent, ils voulurent prendre la fuite avec leurs femmes et leurs enfants; mais notre général leur fit dire, par un interprète, de rester tranquilles dans leurs maisons, et de ne rien craindre de nous.

Ces Indiens souffraient beaucoup du manque d'eau, car ils ne connaissent pas d'autre boisson. Comme il y avait trois mois qu'il n'avait plu, ils fabriquaient une liqueur en écrasant, dans un mortier, une racine nom-

mée mandépore. Il en découle alors un suc blanc, et semblable à du lait. Quand on a de l'eau, on peut aussi en faire une boisson fermentée.

Il n'y avait qu'un seul puits dans le village, de sorte qu'on fut obligé d'y placer une sentinelle pour le garder, et empêcher que personne n'en prît plus que la quantité qui lui revenait, d'après l'ordre de notre chef. Le besoin s'en faisait tellement sentir, qu'on ne pensait qu'à cela, sans s'occuper d'or, d'argent ni de vivres. Je fus choisi pour ce poste, et je me fis par-là beaucoup d'amis; car je n'y regardais pas de trop près, ayant soin cependant que l'eau ne vînt pas à manquer.

On ne trouve dans ce pays d'autre eau que celle des citernes, et les Suboris font souvent la guerre à d'autres nations pour s'en procurer la possession.

Nous restâmes deux jours chez cette nation ne sachant si nous devions continuer notre voyage ou reculer. Nous nous décidâmes à

tirer au sort qui fut favorable à ceux qui voulaient aller en avant. Notre chef prit toutes les informations possibles sur le pays que nous avions à traverser : on lui répondit qu'au bout de six jours de marche, nous arriverions chez une nation nommée Paisennos, et que nous trouverions deux ruisseaux qui nous fourniraient de l'eau potable.

Quand nous nous remîmes en marche, nous emmenâmes avec nous quelques naturels pour nous servir d'interprètes et de guides; mais, après trois journées de marche, une nuit ils prirent la fuite, de sorte que le lendemain on n'en trouva pas un seul. Nous fûmes donc obligés de chercher la route, et nous arrivâmes enfin chez les *Peisennos*. Ces Indiens voulurent se mettre en défense, et refusèrent notre alliance; mais ils ne nous résistèrent pas, et, avec l'aide de Dieu, nous les mîmes bientôt en déroute. Ils s'enfuirent au moment où nous entrions dans leur village. Nous fîmes cependant quelques prison-

niers ; ceux-ci nous racontèrent que trois Espagnols étaient venus chez eux. L'un était un trompette nommé Jérôme : il avait accompagné don Juan de Ayolas, et comme il était tombé malade, cet officier avait été obligé de le laisser en arrière, quand don Pédro de Mendoce l'avait envoyé pour reconnaître le pays. Quatre jours avant notre arrivée, les Suboris ayant appris que nous approchions, avaient massacré ces trois prisonniers : ils en furent bien punis par la suite.

Nous passâmes quinze jours dans leur village, et nous les employâmes à chercher de tous côtés les habitants. Enfin nous en trouvàmes un grand nombre dans un bois; nous en massacrâmes une bonne partie, et nous réduisîmes le reste en esclavage.

Notre chef ayant interrogé les prisonniers, apprit que nous n'étions plus qu'à quatre journées de marche ou à seize milles des *Maygenos*.

CHAPITRE XLVII.

—

Des Maygenos et des Carcokies.

Quand nous arrivâmes chez les Maygenos, ils ne voulurent pas faire alliance avec nous, et résolurent de se défendre. Leur village était situé sur une colline, environnée d'une haie d'épine très-épaisse, et si haute, qu'on pouvait à peine en atteindre le sommet avec

la pointe d'une épée. Nous l'attaquâmes avec les Carios, de deux côtés différents. Les Maygenos résistèrent bravement ; ils tuèrent douze chrétiens et un grand nombre de Carios. Nous fûmes assez longtemps avant de pouvoir forcer l'entrée du village. Quand ils virent qu'il était impossible de le défendre plus longtemps, ils prirent la fuite après avoir mis le feu aux habitations. Il resta cependant quelques naturels qui payèrent pour les autres.

Trois jours après, cinq cents Carios environ quittèrent secrètement notre camp, et allèrent à trois milles de là, dans un endroit où les Maygenos s'étaient réfugiés. Ils leur livrèrent un combat acharné, perdirent trois cents des leurs, et ils firent un tel massacre de l'ennemi, que, pendant l'espace d'un mille, le chemin était tout couvert de cadavres. Cependant les Carios envoyèrent un messager à notre genéral, pour le supplier de venir à leur secours, car les Maygenos les

avaient cernés dans un bois, de manière qu'ils ne pouvaient ni avancer ni reculer.

Aussitôt que notre commandant eut reçu cette nouvelle, il partit sans perdre un instant, avec la cavalerie, cent cinquante fantassins espagnols et mille Carios, laissant le reste de l'armée dans le camp, pour qu'il fût à l'abri de toute surprise de la part de l'ennemi : il mit toute la hâte possible. Aussitôt que les Maygenos l'aperçurent, ils prirent la fuite sans qu'on pût parvenir à les joindre, quoiqu'on les poursuivît chaudement : l'on verra plus tard ce qui leur arriva. Nous trouvâmes un si grand nombre de morts, tant amis qu'ennemis, que nous en fûmes remplis d'étonnement. Le peu de Carios qui avaient échappé à la mort nous témoignèrent leur joie, car nous étions arrivés bien à temps. Nous retournâmes avec eux au camp, où nous nous reposâmes pendant quatre jours. Nous avions trouvé une

grande quantité de vivres dans le village des Maygenos.

Nous avions eu le temps de nous procurer tous les renseignements qui nous étaient nécessaires, nous prîmes donc la résolution de continuer notre voyage. Nous marchâmes pendant treize jours. Selon le jugement de ceux qui savent estimer les distances, nous parcourûmes environ cinquante-deux milles, et nous arrivâmes chez une nation nommée *Carcokies.*

Le neuvième jour nous entrâmes dans une plaine d'environ six milles de long et autant de large, toute couverte de sel cristallisé, ce qui la rendait aussi blanche que s'il eût neigé abondamment. Ce sel est très-bon en toute saison. Nous y restâmes deux jours sans savoir de quel côté nous diriger pour en sortir. Cependant la Providence divine nous fit trouver le bon chemin, et quatre jours après nous parvînmes chez les Carcokies. Étant arrivés à quatre milles de leur village, nous en-

voyâmes en avant cinquante chrétiens et autant de Carios pour préparer les logements.

En y entrant, nous reconnûmes que la population était la plus nombreuse que nous eussions encore vue dans tout le voyage. Cela nous inquiéta beaucoup; nous fîmes donc avertir notre chef, le priant d'avancer au plus vite à notre secours; celui-ci marcha pendant toute la nuit, et arriva le lendemain entre trois ou quatre heures du matin. Heureusement que les Carcokies, en voyant notre petit nombre, ne s'en étaient pas inquiétés, car ils nous auraient facilement exterminés. Sachant qu'il nous arrivait des renforts, ils furent très-effrayés, et s'empressèrent de nous fournir tout ce que nous leur demandions. Ils nous apportèrent aussi une quantité de gibier et de racines de toute espèce, qui sont très-communes dans ce pays.

Les hommes portent, dans la lèvre inférieure, une pierre bleue de la grandeur et de la forme d'une dame à jouer. Ils ont pour

armes des tardes, des massues et des boucliers de peau de tapir.

Les femmes s'introduisent dans la lèvre un morceau de cristal vert ou gris; leur vêtement, qu'elles nomment *diepol*, est en coton : il a la forme d'une chemise sans manches. Elles sont fort belles, et ne s'occupent que de leur ménage : les hommes cultivent les champs et fournissent à tous leurs besoins.

CHAPITRE XLVIII.

—

De la rivière et du village de Machcasies, situés très-près du Pérou. — Comment deux de nos envoyés arrivent d'abord à Potosi, et enfin à Lima.

Nous continuâmes notre route, en emmenant avec nous quelques guides Carcokies. Ils prirent la fuite au bout de trois jours, mais cela ne nous arrêta pas. Nous arrivâmes à une rivière nommée *Machcasies*, qui a un mille et demi de large. Ne sachant où trouver un

gué, nous la traversâmes sur des petits radeaux faits avec des roseaux et des broussailles, et nous nous abandonnâmes au courant, en cherchant à gagner l'autre bord. Dans ce passage nous perdîmes quatre soldats, qui se noyèrent.

Cette rivière est très-poissonneuse : on trouve beaucoup de tigres dans les environs. A quatre milles de là est situé le village de Machcasies. Quand nous en approchâmes, une foule d'Indiens vinrent au-devant de nous et nous adressèrent la parole en langue espagnole. Nous en fûmes très-étonnés, et nous leur demandâmes à qui ils appartenaient : ils nous répondirent qu'ils étaient soumis à un gentilhomme espagnol nommé Pédro Ançures.

Nous trouvâmes dans ce village un grand nombre d'habitants, hommes, femmes et enfants, tout couverts de pous. Ces insectes s'enfoncent dans la chair, particulièrement entre les doigts des pieds, puis se métamor-

phosent en vers, semblables à ceux qu'on trouve dans les noisettes. Ils ne sont pas dangereux si l'on y prend garde; mais, quand on les néglige, ils dévorent quelquefois les orteils. Je pourrais en parler beaucoup plus longuement, si cela ne me paraissait inutile(1).

D'après le calcul des astronomes, il y a trois cent soixante-douze milles de cet endroit à l'Assomption. Vingt jours après notre arrivée, nous reçûmes une lettre de Lima, où réside le gouverneur ou président de cette province. C'était alors le licencié Lagasca, qui avait condamné Gonzalo Pizarre, ainsi que beaucoup de gentilshommes et de soldats, à avoir la tête tranchée : il en avait envoyé d'autres aux galères. Cette lettre défendait, sous peine de mort, à notre général Martin-Dominique Irala, de s'avancer plus loin, et lui enjoignait d'attendre de nouveaux ordres à Machcasies.

Le gouverneur prenait cette mesure parce

(1) Les Espagnols appellent cet insecte Nigua. On le désigne par le nom de chique dans nos colonies.

qu'il craignait que nous n'excitassions une révolte contre lui, en nous réunissant aux partisans de Pizarre, qui avaient réussi à s'échapper, et s'étaient réfugiés dans les bois et dans les montagnes : ce qui serait certainement arrivé si nous les eussions rencontrés. Le gouverneur traita avec de Irala, et lui fit des présents considérables pour le gagner à l'insu de l'armée : si l'on s'en était douté on l'aurait mené pieds et poings liés au Pérou.

Notre chef envoya au gouverneur du Pérou quatre personnes, nommées Nueste de Shaiesen, Michael Ruede et Abaye de Rothua (1), j'ignore le nom du quatrième. Ceux-ci arrivèrent au Pérou en six semaines, et après avoir passé par *Potosi*, *Risken* (Cuzco) et *Plata*, ils se rendirent à *Lima*. Ce sont les principales villes du Pérou et les plus riches.

Miguel Ruedo et Ahaic étaient tellement épuisés par les fatigues de la route, qu'ils fu-

(1) Les quatre Espagnols étaient : Nuflo de Chaves, Ungando, Miguel Ruedo et Ahaie de Rothua. (*Voyez* Barcia.)

rent obligé de rester à Potosi. Les deux autres *prirent la poste*, et arrivèrent à Lima près du gouverneur qui les reçut fort bien. Après avoir pris toutes sortes de renseignements sur la province de Rio de la Plata, Lagasca commanda qu'on leur fournît un logement; qu'on les traitât très-bien, et il leur fit présent de deux cents ducats. Il ordonna à Chaves d'écrire à son chef de rester jusqu'à nouvel ordre à Machcasies, de bien traiter les habitants, et de ne pas leur prendre autre chose que des vivres. Nous savions qu'ils avaient des vases d'argent, mais comme ils étaient soumis à un gentilhomme espagnol, il ne nous était pas permis de les maltraiter ni de leur rien prendre.

Le courrier du gouverneur fut arrêté par un Espagnol, nommé Panauvie. Notre général en avait donné l'ordre, car il craignait qu'on n'envoyât du Pérou un autre officier pour prendre le commandement de ses troupes; en effet le gouverneur en avait déjà

nommé un. Notre général avait donc eu raison d'ordonner à Panauvie de garder les routes et les chemins, et de lui apporter chez les Carios les lettres dont il pouvait s'emparer, ce que celui-ci exécuta.

CHAPITRE XLIX.

—

De la fertilité de Machcakies. — Nous retournons où nous avions laissé nos vaisseaux.

Je dois remarquer que le pays des Machcakies est le plus fertile que nous ayons découvert dans tout notre voyage. Un Indien n'a qu'à aller dans la forêt, et faire une entaille au premier arbre venu pour qu'il en découle cinq ou six mesures de miel aussi clair

que l'hydromel. Les abeilles qui le font sont très-petites, et n'ont pas d'aiguillon. Les naturels fabriquent avec ce miel une boisson qui ressemble à l'hydromel, mais qui est plus agréable au goût. Notre capitaine avait si mal pris ses précautions dans cet endroit, qu'il ne nous restait plus que pour un mois de vivres. Nous ne pouvions donc y séjourner plus longtemps; cependant si nous avions su que le gouverneur du Pérou nous avait nommé un autre chef, et qu'il avait ordonné qu'on nous fournît des vivres, nous ne serions pas retournés sur nos pas.

Nous rentrâmes sur le territoire des Carcokies; mais quand nous y fûmes arrivés, ces Indiens, effrayés, prirent la fuite avec leurs femmes et leurs enfants : il aurait mieux valu qu'ils fussent restés dans leur village. Le général leur envoya un Indien pour les engager à revenir, les assurant qu'ils n'avaient rien à craindre, et que nous ne leur ferions pas de mal. Ils ne voulurent

pas y consentir, et nous firent sommer de quitter leurs habitations ou qu'ils nous en chasseraient par la force. Dès que nous eûmes reçu cette réponse, nous prîmes les armes pour marcher contre eux : cependant nous étions plusieurs soldats qui n'approuvions pas cette détermination. Nous envoyâmes une députation au général pour l'engager à renoncer à cette expédition qui pouvait amener bien des malheurs pour nous et pour le pays ; car nous n'avions pas assez de vivres pour aller du Pérou jusqu'au Rio de la Plata : notre chef et l'armée ne furent pas de cette opinion. Nous marchâmes donc contre les Carcokies, et quand nous fûmes à un demi-mille d'eux, nous découvrîmes leur camp adossé à une montagne, et couvert sur les deux ailes par des forêts où il leur était facile de se réfugier s'ils étaient vaincus.

Ces précautions leur réussirent bien mal : tous ceux qui nous tombèrent sous la main furent passés au fil de l'épée ou réduits

en esclavage : outre ceux qui succombèrent, nous fîmes environ mille prisonniers de tout âge et de tout sexe.

Nous restâmes deux mois dans ce village, qui était aussi considérable que cinq ou six autres. Nous marchâmes ensuite sans interruption jusqu'à la montagne de Saint-Ferdinand où nous avions laissé deux brigantins, comme on l'a vu chapitre XLIV. Cette expédition avait duré un an et demi sans cesser de faire la guerre. Nous fîmes près de douze mille prisonniers, que nous réduisîmes en esclavage : en comptant les femmes et les enfants, j'en eus plus de cinquante pour ma part.

Quand nous arrivâmes à la montagne de Saint-Ferdinand, nous apprîmes de ceux à qui nous avions laissé la garde des deux brigantins, qu'une querelle s'était élevée entre un capitaine nommé Diego Abriego (Abrue), natif de Séville, et don Francisco Mendoce, que de Irala, notre général, avait nommé pour

lieutenant pendant son absence. Diego Abrue voulait commander, et Mendoce s'appuyant sur sa nomination, n'y voulait pas consentir. La querelle s'envenima tellement qu'ils en vinrent aux mains. Abrue resta vainqueur, et fit couper la tête à Mendoce.

CHAPITRE L.

—

Diego d'Abrue s'insurge contre de Irala. — L'auteur reçoit des lettres d'Allemagne.

Abrue ayant excité une sédition, résolut de marcher contre nous : il commença par se fortifier dans l'Assomption. Nous arrivâmes sur ces entrefaites aux portes de la ville ; mais il nous en refusa l'entrée, et ne voulut pas reconnaître de Irala pour son chef.

Celui-ci mit aussitôt le siége devant la ville. Les soldats qui formaient la garnison, voyant le danger qui les menaçaient, en sortaient tous les jours, et venaient demander grâce au général. Abrue s'en aperçut, sentit qu'il ne pouvait compter sur les troupes, que nous pouvions surprendre la place pendant la nuit ou qu'on nous la livrerait par trahison, ce qui serait inévitablement arrivé. Il tint donc conseil avec les amis qui lui étaient restés fidèles : ceux-ci au nombre d'environ cinquante le décidèrent à quitter la ville. Dès qu'il fut parti, la garnison ouvrit les portes en sollicitant son pardon, le général l'accorda, et il entra dans la ville à la tête de son armée.

Diego d'Abrue se réfugia avec ses cinquante hommes à trente milles de là, dans un endroit où nous ne pouvions pas l'attaquer : il nous harcelait journellement. Cette petite guerre dura deux ans, de sorte que nous n'avions pas un instant de sécurité.

Abrue ne restait jamais deux jours dans le même endroit : il errait çà et là, nous faisant tout le mal qu'il pouvait, et se conduisait comme un véritable brigand. Notre général, voyant qu'il ne resterait jamais tranquille tant qu'il ne serait pas réconcilié avec Abrue, consentit à marier ses deux filles avec deux cousins de ce dernier : on les nommait Alunzo Richkel et Franco Fregero (1).

A cette époque, je reçus une lettre de Séville en Espagne, que Christophe Raiser, agent de Fugger, me fit passer. Sébastien Neidhart l'avait écrite au nom de feu mon frère, Thomas Schmidel, pour m'engager à revenir en Allemagne le plus tôt possible. Raiser n'avait épargné aucune peine pour me faire tenir cette lettre, que je reçus le 20 juillet 1552.

(1) Voici, suivant Gregorio Funes (Historia civil del Paraguay, Buenos-Ayres y Tucuman. Buenos-Ayres, Gandarillas y socios, 1816, 3 vol. in-4, t. 1, p. 137), les noms de ces deux Espagnols, Alonzo Richelme de Guzman, Francisco Ortiz de Bergara.

CHAPITRE LI.

—

L'auteur demande son congé, descend le Parabol et remonte le Parana.

Aussitôt que j'eus reçu cette lettre, j'allai trouver don Martin-Dominique de Irala, et lui demandai mon congé. Il ne voulut pas d'abord me l'accorder : je fis valoir mes longs services, qu'il connaissait par lui-même en grande partie. Je lui représentai que j'avais toujours servi fidèlement sa majesté impériale,

que j'avais couru bien des dangers; que souvent j'avais risqué mes jours pour lui-même, sans jamais le quitter. Il se laissa toucher, et m'accorda un congé honorable. Il me chargea en même temps d'une lettre pour sa majesté, dans laquelle il rendait compte de l'état des choses et de tout ce qui s'était passé au Rio de la Plata. J'ai remis cette lettre aux conseillers de sa majesté à Séville, et je leur ai donné moi-même de vive voix tous les renseignements qu'ils ont désiré.

Quand j'eus terminé tous mes préparatifs de voyage, je pris congé de notre général, de tous mes amis, de mes compagnons, et je me mis en route, accompagné de vingt Indiens Carios qui portaient toutes les choses qui pouvaient m'être nécessaires pendant un si long voyage. Huit jours avant mon départ, il arriva quelques personnes du Brésil, qui nous annoncèrent la présence d'un vaisseau envoyé de Lisbonne par un nommé Jean Hilsen, agent d'Érasme Schetzen d'Anvers.

Voulant profiter de cette occasion, je partis le 26 décembre 1552, jour de Saint-Étienne. Je quittai l'Assomption avec deux canots et vingt Indiens. A quarante-six milles dans le village de Juberic Sabaie, je fus rejoint par quatre de mes compagnons et deux Portugais, qui étaient partis sans la permission du général : nous fîmes route ensemble.

Nous arrivâmes d'abord à un village nommé *Gebaretho*, à quinze milles de là, et après quatre jours de route, à un autre nommé *Baroii*, situé seize milles plus loin. Nous parvînmes neuf jours après à *Barède*, autre village, à cinquante-quatre milles. Nous y restâmes deux jours pour nous procurer des provisions et des canots; car nous étions obligés de remonter le Parana pendant l'espace de cent milles. Nous allâmes ensuite au village de *Gingie* : le pays jusque-là est sous la domination de sa majesté impériale; il appartenait autrefois aux Carios.

CHAPITRE LII.

Ulrich Schmidel quitte le Rio Parana, et continue son voyage par terre. — Ce qui lui arrive chez les Toupins.

Plus loin commence le territoire du roi de Portugal habité par les *Toupins*. Dans cet endroit, nous fûmes obligés de quitter le Parana et nos canots, et de nous avancer par terre pendant environ six semaines à travers des montagnes et des forêts, sans pouvoir re-

poser une seule nuit en paix à cause des bêtes féroces.

Les Indiens de cette nation dévorent leurs ennemis, et n'ont pas d'autre occupation que la guerre. Quand ils ont fait des prisonniers, ils les conduisent en pompe dans leurs villages comme on conduit une noce dans notre pays. Lorsqu'ils veulent tuer un captif pour le manger, ils préparent une sorte de triomphe ou de solennité. Celui qui est chargé de le garder, lui donne tout ce qu'il demande ou qu'il paraît désirer, soit des femmes, des vivres ou toute autre chose, jusqu'à ce que le moment de sa mort soit arrivé. Cette nation n'a pas d'autre plaisir ni d'autre amusement que la guerre.

Ils passent les jours et les nuits à s'enivrer et à faire bonne chère : ils aiment beaucoup la danse. En un mot, ils mènent une vie si sauvage et si épicurienne, qu'il est difficile de l'exprimer ou de la décrire : ils sont fiers, orgueilleux et insolent. Ils préparent avec du

blé de Turquie une boisson fermentée, dont ils s'enivrent comme si c'était le meilleur vin. Ils parlent la même langue que les Carios, à très-peu de différence près.

Nous nous dirigeâmes ensuite vers un village nomme *Carieseba*, habité aussi par les Toupins qui font la guerre aux chrétiens : ils étaient autrefois leurs alliés. Le dimanche des Rameaux nous avions traversé un village situé à quatre milles de là, où l'on nous avait avertis de nous défier de ceux de Carieseba. Les provisions commençaient à nous manquer, mais nous pouvions encore avancer plus loin. Cependant deux de nos compagnons, épuisés de fatigues, méprisèrent nos avertissements et entrèrent dans le village. Nous leur promîmes d'attendre leur retour; mais à peine y eurent-ils mis le pied qu'ils furent saisis et dévorés. Une cinquantaine d'Indiens sortirent ensuite et s'avancèrent jusqu'à trente pas de nous. Ils avaient mis les habits de nos compagnons,

et commencèrent un discours. Or, quand ces Indiens s'arrêtent devant leurs adversaires et leur adressent la parole, c'est la preuve qu'ils ont de mauvaises intentions.

Dès que nous les vîmes se comporter ainsi, nous prîmes nos armes, nous préparant à nous défendre de notre mieux, et nous leur demandâmes ce que nos compagnons étaient devenus. Ils nous répondirent que ceux-ci nous attendaient dans leur village, et ils nous invitèrent à y entrer, ce que nous refusâmes, connaissant leur perfidie.

Ils nous lancèrent quelques flèches, et retournèrent chez eux en courant. Bientôt nous les vîmes sortir de nouveau au nombre de plus de six mille. Nous n'avions qu'une grande forêt pour nous mettre à l'abri, et, pour nous défendre, quatre arquebuses seulement et vingt Indiens Carios venus de l'Assomption. Nous soutînmes cependant leur attaque pendant quatre jours, et le cinquième nous nous échappâmes à travers la forêt, car les vivres

commençaient à nous manquer, et comme le nombre des assaillants augmentait à chaque instant, nous nous rappelâmes le proverbe qui dit : Qu'un grand nombre de chiens sont la mort du lièvre (1)

Nous marchâmes pendant six jours à travers des forêts si sauvages, que dans tout le cours de mes voyages je n'avais jamais vu d'aussi mauvais chemins. Nous n'avions pour toute nourriture que le miel et les racines que nous trouvions, car la crainte des sauvages nous faisait tellement hâter notre marche, que nous n'avions pas le temps de chercher du gibier.

Nous arrivâmes ensuite chez une nation nommé *Biesaie*. Ces Indiens nous fournirent des vivres, mais nous étions trop peu nombreux pour oser entrer dans leur village.

Leur territoire est traversé par une rivière nommée *Urquan*, où j'ai remarqué un grand

(1) Viel hundesennd der hasen todt.

nombre de serpents, qu'on appelle en espagnol *schue-Eyba-Tuescha* (*sic*). J'en ai vu un qui avait seize pas de long, et dont la circonférence était de quatre brasses. Ces reptiles sont très-dangereux : ils enlacent avec leur queue les hommes ou les animaux qui se baignent dans la rivière, les entraînent au fond et les dévorent. On les voit souvent élever leur tête au-dessus de l'eau et regarder autour d'eux s'ils peuvent découvrir un homme ou un animal pour en faire leur proie.

Après un mois de marche nous parvînmes à *Shebetueba*, village à onze milles plus loin : nous y restâmes trois jours pour nous reposer, ne vivant que de miel : il est facile de voir combien nous étions épuisés. Il y avait longtemps que nous souffrions toutes sortes de misères, et que nous étions privés de vivres et même de sommeil. Nous n'avions pour nous coucher qu'un lit de coton, du poids de quatre ou cinq livres, que chacun

portait avec lui : c'est une espèce de filet qu'on suspend à deux arbres, et dans lequel on couche à la belle étoile ; car il est beaucoup plus sûr pour les chrétiens qui voyagent dans les Indes et qui ne sont pas en très-grand nombre, de dormir dans les bois que dans les villages.

Nous arrivâmes enfin à un village habité par des chrétiens dont le chef se nommait Jean Reinvielle. Heureusement pour nous qu'il était absent, car ce village m'avait tout l'air d'un repaire de brigands. Reinvielle était allé chez d'autres chrétiens qui habitaient un village nommé *Vicenda*, pour conclure un traité avec eux. Les Indiens de ce pays ainsi qu'environ huit cents chrétiens qui vivent dans ces deux villages, sont vassaux du roi de Portugal, mais ils sont gouvernés par Jean Reinvielle. Celui-ci prétend, qu'ayant fait la guerre pendant quarante ans dans les Indes et conquis ce pays, il est bien juste que ce soit lui qui le gouverne. Il

faisait la guerre aux Portugais qui ne voulaient pas reconnaître ses droits. Reinvielle est si puissant et si considéré, qu'il peut mettre jusqu'à cinq mille Indiens sous les armes, tandis qu'on n'en réunirait pas deux mille sous la bannière du roi. Nous ne trouvâmes que son fils : nous en fûmes très-bien reçus quoiqu'il nous inspirât plus de méfiance que les Indiens eux-mêmes, et en quittant cet endroit nous rendîmes grâce au ciel d'avoir pu en sortir sains et saufs.

CHAPITRE LIII.

—

L'auteur arrive au cap Saint-Vincent.—Il s'embarque pour l'Espagne ; mais il est obligé d'entrer dans la baie de Spiritu-Sancto.

Nous continuâmes notre route, et nous arrivâmes le 13 juillet 1553 dans une petite ville nommée Saint-Vincent, située à vingt milles de là. J'y trouvai un vaisseau portugais qui venait d'être chargé de sucre, de bois de teinture et de coton, par Pierre Rossel (1),

(1) Le même dont parle Hans Staden ; voyez sa Relation, pag. 214. Elle forme le troisième volume de cette collection.

agent d'Érasme Schetzen d'Anvers : il l'expédiait à Lisbonne à un autre agent du même négociant, nommé Jean Hulsen.

Pierre Rossel me reçut parfaitement bien; il me procura un passage à bord de ce navire, et recommanda aux matelots de me bien traiter, et je dois dire à leur louange qu'ils ont suivi sa recommandation.

Je passai onze jours à Saint-Vincent pour me munir de toutes les choses qui sont nécessaires pour une longue navigation. J'y arrivai, six mois après avoir quitté l'Assomption : la distance est de trois cent soixante-seize milles. Aussitôt que tout fut prêt pour le départ, nous mîmes à la voile le 24 juin 1553, jour de la Saint-Jean. Pendant quinze jours que nous restâmes en mer, nous n'en eûmes pas un seul de beau temps, et nous fîmes des avaries si considérables que nous fûmes obligés d'entrer dans le port de Spiritu-Sancto au Brésil. Cette ville est habitée par des chrétiens qui s'occupent avec

leurs femmes et leurs enfants à la fabrication du sucre. On y trouve en abondance du bois du Brésil, du coton et d'autres denrées.

On voit entre Saint-Vincent et Spiritu-Sancto un grand nombre de baleines qui renversent souvent les petites embarcations qui vont d'un port à l'autre, et font périr ceux qui les montent. Ces baleines lancent une colonne d'eau en l'air, de la grosseur d'un tonneau : jour et nuit elles ne font que plonger, se remplir d'eau et la rejeter. On les prendrait de loin pour un rocher : on pourrait écrire bien des choses sur ce poisson et sur beaucoup d'autres.

CHAPITRE LIV.

—

Ulrich Schmidel quitte le port de Spiritu-Sancto. — Il arrive à Tercère dans les îles Açores, et ensuite en Espagne. — Il s'embarque pour les Pays-Bas ; mais le mauvais temps le force de rentrer dans le port.

Quand nous eûmes quitté le port de Spiritu-Sancto nous restâmes quatre mois en mer sans découvrir la terre. Nous arrivâmes ensuite à une île nommée Tercère, où nous

prîmes du pain, de l'eau, et toutes les provisions dont nous avions besoin. Nous y passâmes deux jours : elle appartient au roi de Portugal.

Quinze jours après, c'est-à-dire le 3 septembre 1553, nous entrâmes dans le port de Lisbonne. Deux des Indiens que j'avais emmenés avec moi y moururent. Nous allâmes de là à Séville, qui est éloignée de quarante-deux milles : nous fîmes ce voyage en six jours. Je passai quatre semaines dans cette ville en attendant une occasion pour m'embarquer. Je partis de là pour Saint-Lucar, où j'arrivai le second jour, et j'y passai la nuit. Je continuai ma route par terre, et j'arrivai le lendemain à Puerto Santa-Maria, et de là à Cadix où il y avait des vaisseaux hollandais prêts à mettre à la voile. Ils étaient vingt-cinq en tout : il y en avait un très-beau, tout neuf, qui n'avait fait qu'une seule fois le voyage d'Anvers à Cadix. Les négociants me conseillè-

rent de m'embarquer à bord de ce navire, dont le capitaine, nommé André Schertz, était un fort honnête homme. Je fis donc prix avec lui pour mon passage et ma nourriture, et j'envoyai à son bord mes bagages, mes vivres, ainsi que quelques perroquets que j'avais rapportés des Indes. Il me promit bien de ne pas mettre à la voile sans me prévenir; mais heureusement pour moi, s'étant enivré ce soir-là, il fit lever l'ancre deux heures avant le jour, et partit en me laissant à terre. Quand je le cherchai le lendemain il était déjà loin, de sorte que je fus obligé de traiter avec un autre capitaine pour le même prix.

Bientôt après les vingt-quatre vaisseaux appareillèrent; le vent fut très-favorable pendant les trois premiers jours; mais ensuite il s'éleva une tempête si forte, qu'après avoir tenu la mer pendant une huitaine dans l'espérance que le temps deviendrait meilleur, nous fûmes obligés de chercher à regagner la terre.

Le vaisseau d'André Schetz sur lequel j'avais chargé tous mes effets se trouva donc le dernier de tous. Comme il faisait déjà très-sombre quand nous arrivâmes à l'entrée du port de Cadix, l'amiral ordonna de placer des fanaux au grand mât pour servir de ralliement. Toute la flotte ayant jeté l'ancre autour de lui, il les fit éteindre. Quelques instants après on alluma, quoiqu'avec de bonnes intentions, un grand feu près d'un moulin situé à une portée de fusil de Cadix. Schetz, prenant ce feu pour les fanaux du vaisseau amiral, gouverna droit dessus, et se jeta sur des écueils, de sorte qu'il fut brisé en mille morceaux, et en moins d'un quart d'heure la mer engloutit la cargaison et les passagers. Il périt vingt-deux personnes dans ce naufrage : le capitaine et le pilote seuls réussirent à se sauver sur un mât. Six grands coffres pleins d'or et d'argent qui appartenaient à sa majesté impériale furent perdus ainsi qu'une grande quantité de marchandises : ce malheur

causa la ruine de plusieurs négociants. J'eus donc bien lieu de remercier le Seigneur de m'avoir fait la grâce de ne pas m'embarquer à bord de ce vaisseau.

CHAPITRE LV.

Schmidel se rembarque à Cadix pour Anvers.

Après avoir passé deux jours à Cadix, nous mîmes à la voile de nouveau et nous reprîmes la route d'Anvers; mais nous eûmes si mauvais temps, que nos matelots assuraient que depuis vingt ans qu'ils couraient les mers ils n'avaient jamais vu pareille tempête.

Nous arrivâmes sans voiles et sans vergues, le vent ayant tout enlevé. Si le voyage eût duré quelques jours de plus, je crois que de vingt-quatre vaisseaux pas un seul ne serait arrivé à bon port; mais Dieu a bien prouvé dans cette occasion combien il nous favorisait, car le jour du nouvel an, 1554, huit bâtiments périrent corps et bien dans cet endroit entre la France et l'Angleterre.

Après être restés deux jours à Wight, nous nous remîmes en mer et nous nous dirigeâmes vers le Brabant. Nous arrivâmes à Armeven, ville de Zélande, où s'arrêtent ordinairement les grands vaisseaux et qui est éloignée de quarante-sept milles. Nous allâmes de là à Anvers, située à vingt-six milles plus loin, et nous y entrâmes heureusement le 26 janvier 1554.

CONCLUSION.

C'est ainsi qu'après vingt ans, par la protection singulière de Dieu tout-puissant, je suis revenu dans cette ville d'où j'étais parti. Mais que de dangers, de famines, de misères, d'ennuis, de chagrins et de fatigues n'ai-je pas soufferts en traversant ces nations indiennes! On peut le comprendre en lisant cette histoire. Je rends grâce au Seigneur

éternel et tout-puissant de m'avoir donné le courage de supporter ces maux, et de m'avoir ramené heureusement dans ce pays : qu'il soit révéré et glorifié dans l'éternité des siècles,

AMEN!

FIN.

TABLE ANALYTIQUE

DES MATIÈRES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

Pages.

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



